

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSE, TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

54e Année. N° 12 1er Décembre 1911.

Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE

Le Drame de la Vie

(*Suite*).

Après l'histoire des poissons que l'on consomme à titre d'aliment, vient maintenant la description d'autres grandes pêches que l'on pourrait presque qualifier de grandes chasses marines. Oui, « chasses » sont les poursuites ayant pour objectif la capture de certains mammifères amphibies dont la chair servait, autrefois, de nourriture, telle, entre autres, celle des phoques qu'on mangeait en divers pays, pendant le moyen âge, mais auxquels

nous ne demandons plus aujourd'hui que des produits industriels de nature spéciale.

L'idée de capturer ces animaux amphibies, pour en extraire l'huile que renferment leurs tissus graisseux, n'était pas venue aux anciens, car Pline, le naturaliste bien informé, nous en eût fait part, à coup sûr. Or, parmi les quarante-huit espèces d'huiles qu'il énumère, il ne dit pas un mot de celles que nous fournissent phoques, morses et cétacés dont les hyperboréens font de nos jours et depuis nombre de siècles, une si prodigieuse consommation. Nul n'ignore que les malheureux habitants des régions où règne un froid presque continuel, sont obligés de se gorger de matières grasses, pour se préserver d'une congélation définitive. Ils boivent donc de l'huile, en même temps qu'ils en brûlent dans des lampes grossières, pour éclairer et chauffer leurs huttes glaciales, pendant les longues nuits de leur hiver.

L'on a constaté, par l'examen de certaines médailles anciennes, que les peuples de l'antiquité pêchaient le phoque dans la Méditerranée, où ils en ont sans doute épuisé la race par une consommation exagérée. Ces animaux ne se retrouvent donc plus que dans les mers polaires, où leur présence, seule, rend possible la vie des malheureux indigènes qui végètent sur leurs rivages. S'il n'y avait plus de phoques, il n'y aurait plus d'Esquimaux, car c'est de ces animaux qu'ils retirent tous les éléments de leur subsistance. Ils boivent leur huile et leur sang, mangent leur chair, s'éclairent avec leur graisse, s'habillent de leur peau, en même temps qu'ils en construisent de petits canots portatifs et se servent enfin de leurs intestins — l'on n'aurait pu l'imaginer, à coup sûr — pour en faire des vitres !

Encore, si l'on avait laissé à ces misérables l'exploitation exclusive de leurs phoques, mais voilà que sont intervenus les civilisés insatiables, les Anglais en tête. Voici déjà bon nombre d'années qu'ils fonctionnent à Terre-Neuve, où ils ont affecté — indépendamment de leurs pêcheries de morues — 13.000 marins et 370 navires, à l'extermination des phoques. 300.000 de ces bêtes inoffensives disparurent en peu de temps, procurant aux massacreurs une somme d'environ 7 millions de francs. Ce fut le signal de la tuerie sauvage. En 1828, les pêcheurs russes de la mer Caspienne en ont capturé 100.000. L'on estime qu'on en détruit annuellement près d'un million, dans les régions qu'ont envahies les pêcheurs de nationalités diverses. Et l'on s'étonne ensuite que l'espèce, ainsi brutalement décimée, subisse une très rapide décroissance !

Ajoutons que la pêche des morses qu'on tue également par milliers, chaque année, est venue élargir le champ de ce massacre presque universel.

Nous désirerions pouvoir nous arrêter ici, pour en finir avec ces extermination lamentables ; mais nous ne sommes pas au bout, tant s'en faut, puisqu'il nous reste à parler de la grande et dangereuse pêche dont les tragiques

péripéties peuvent, bien plus que celles dont il a été question jusqu'ici, nous donner une idée de l'audace et de la puissance destructive de l'homme, alors qu'il s'attaque aux deux géants des mers : la baleine et le cachalot.

Attaquer de pareils adversaires, les vaincre dans leur propre élément, où ils disposent de tous leurs moyens d'attaque et de défense, paraissait être autrefois une entreprise si fort au-dessus du pouvoir humain, que Jéhovah que la Bible mit en scène, dans le livre de Job, aurait pu invoquer cet exemple, à la place de celui du léviathan légendaire, pour faire éclater aux yeux de ce même Job son humiliante et désespérante incapacité.

« Percerais-tu sa cuirasse avec un épieu, lui demande-t-il avec une souveraine ironie ; l'enlèverais-tu avec un hameçon ? Tes amis le couperaient-ils par morceaux et les marchands s'en partageraient-ils les débris ? »

Il n'est vraisemblablement question que du crocodile d'Égypte, dans ce passage, mais il n'est pas douteux que si l'auteur hébreu avait connu la baleine, les interrogations pressées de Jéhovah eussent été plus accablantes encore.

Il n'est peut-être pas inutile, pour l'édification de certains lecteurs, de rappeler tout d'abord que la baleine n'est pas un poisson. Il faut savoir que ce cétacé est un mammifère qui fait téter son baleineau, comme n'importe quel autre animal de cette vaste famille. En ce qui concerne sa taille colossale, tous le monde est fixé à cet égard. Si l'éléphant est le plus grand des animaux terrestres, la baleine bien autrement énorme est le plus gigantesque des animaux aquatiques.

La baleine (en latin *Balœna*) de la classe des mammifères et de l'ordre des cétacés atteint une longueur de 20 à 25 mètres, sur une circonférence de 10 à 15 mètres à son plus grand diamètre et pèse de 70.000 à 100.000 kilogrammes. Sa tête énorme mesure près du tiers de sa longueur totale et, dans cette tête, s'ouvre une gueule large de 2 à 3 mètres sur une hauteur de près de 4, chez les individus de grande taille. En dehors de ces proportions colossales, elle a pour caractère distinctif d'avoir au lieu de dents, des *fanons* ou lames minces, courbées, cornées, fibreuses, effilochées sur les bords et qui, au nombre de 800 à 900, garnissent toute l'ossature de la mâchoire supérieure. C'est de ces fanons que l'on tire les lames élastiques désignées, dans le commerce et l'industrie, sous le nom bien connu de « baleines ».

L'espèce la plus commune est la *baleine franche* qui, toute énorme qu'elle soit, ne se nourrit que d'herbes marines, de mollusques et de poissons de petite taille, étant donné que son gosier relativement très étroit ne pourrait fournir un passage suffisant à des proies de quelque grosseur. Et c'est pourquoi la baleine diffère essentiellement des gros mangeurs, narvals, cachalots, requins et autres squales. Elle ne mord pas, elle happe. Chaque fois que s'ouvre sa gueule, il y pénètre une énorme masse d'eau entraînant avec

elle fucus, mollusques et petits poissons qui y demeurent prisonniers, tandis que l'eau, refoulée vers les *évents* ouverts sur la tête, s'en échappe avec une telle violence qu'elle jaillit en une gerbe de 5 ou 6 mètres de hauteur qui, s'incurvant en l'air, retombe en flots d'écume, aussi l'aperçoit-on de loin, sur la surface des eaux tranquilles. Ses yeux de la grosseur de ceux d'un bœuf et conséquemment très petits relativement à sa taille, sont doués d'une vue perçante qui, à l'air libre, comme sous l'eau, s'étend à une distance considérable. En revanche, son ouïe semble être très dure, si bien qu'un bruit même violent, tel que la détonation d'une arme à feu, l'impressionne très faiblement, alors, au contraire, que le moindre clapotement des eaux, lorsque la mer est tranquille, excite son attention et provoque ses alarmes, étant donné, chose assez étrange, que ce monstre de force colossale est timide et parfaitement inoffensif.

Au-dessous de sa peau, sorte de cuir molasse et huileux, d'un brun foncé sur le dos et blanchâtre sous le ventre, s'étend, en couche épaisse, un tissu gras dont on peut extraire jusqu'à 80 quintaux d'une huile très précieuse qu'utilise l'industrie.

La baleine, bien que vivant toujours dans l'eau, a souvent besoin de remonter à sa surface pour y aspirer l'air nécessaire à sa respiration. Elle nage avec une vitesse moyenne de dix kilomètres à l'heure. Sa queue énorme horizontale et douée d'une prodigieuse puissance, lui sert de moteur, tandis que ses nageoires pectorales toujours étendues maintiennent son équilibre. Elle plonge à des profondeurs considérables avec une extrême rapidité.

Elle ne produit, à chaque portée, qu'un seul *baleineau* qu'elle allaite en le soutenant au niveau de ses mamelles, au moyen de l'une de ses nageoires. Elle ne s'en sépare que fort tard, le surveillant toujours de très près avec une tendresse maternelle.

Timide et inoffensive de son naturel, nous l'avons déjà dit, elle est cependant redoutable aux navigateurs, par le déplacement considérable, les remous tumultueux qu'elle soulève au milieu des flots, soit en plongeant, soit en remontant à leur surface, où les mouvements rapides et comme convulsifs de sa queue peuvent submerger les plus fortes embarcations. Alors que la baleine est à demi plongée, la tête en bas, rien ne peut donner une idée des tourbillons que produit cette queue formidable, dressée en l'air et frappant sur les vagues comme un battoir colossal dont les claquements peuvent être perçus à une distance de deux ou trois milles.

C'est surtout l'espèce de baleine appelée *gibbar* et connue des pêcheurs, sous le nom vulgaire de « razorback » que ses évolutions rendent particulièrement redoutable. Cet énorme cétacé est à coup sûr la plus gigantesque créature qui soit à la surface de notre globe. Sa longueur atteint jusqu'à 35 mètres. Sa course fougueuse et l'irrésistible violence de ses mouvements

en font un objet de terreur pour les marins les plus intrépides. Frappée par le harpon dont la corde se rattache au canot des assaillants, elle entraîne parfois le tout, avec une si vertigineuse rapidité, que l'embarcation lourde ou légère vole sur les eaux, défiant toute tentative d'assistance et s'y engloutirait, sans retour, si les pêcheurs affolés à juste titre, ne se hâtaient de couper la corde d'un coup de hache, renonçant, sous peine de mort, à pousser jusqu'au bout la poursuite aventureuse.

Effroyables sont ces duels nautiques dont il n'est pas impossible, avec un peu d'imagination, de se représenter les émouvantes péripéties, d'après les récits qu'en ont fait, à maintes reprises, ceux qui les ont affrontées...

Sur une mer brumeuse, dans la houle qui la balance, glisse une barque légère qui, silencieusement, s'approche du monstre immobile... parfois endormi au milieu de blocs de glace flottant à l'aventure. Sur le devant de la barque, se tient un homme debout qui, le harpon dans sa main crispée, attend, hésite quelques instants, puis le lance sur la baleine, dès que la distance lui permet de frapper à coup sûr. L'homme habile, expérimenté, frappe presque toujours à l'endroit favorable. L'arme terrible, aiguë et tranchante, s'est profondément enfoncée dans la chair molle, près de l'une des nageoires pectorales. L'animal surpris et sursautant plonge aussitôt, déroulant dans sa fuite perpendiculaire la corde immense attachée au harpon. Bientôt réapparaît à la surface — dans une large tache de sang — la baleine blessée qui, étouffant sous l'eau, remonte pour respirer. L'homme impassible lance un second harpon. Fuite nouvelle et retour à la surface, où l'atteint un nouveau coup... et ainsi se renouvellent les attaques, implacables, ininterrompues, jusqu'à ce que la malheureuse victime perdant tout son sang et trop faible pour s'enfoncer encore, flotte sur les eaux, défaillante et ne s'agitant plus que faiblement.

Oui, défaillante, la bête vaincue va mourir ; mais c'est alors que se prépare le dernier acte de cette scène effroyable. La baleine, sentant venir l'agonie, se tord soudain, se débat, s'enroule dans les cordes qui l'étreignent, s'élance d'un terrible bond hors du tourbillon que font écumer et tournoyer les battements de sa queue convulsée... Minute tragique où les bateaux sont quelquefois culbutés ou brisés, les hommes blessés ou noyés. Le sang noir que vomissent les évents souffleurs retombe, en pluie chaude, sur le groupe hideux. Et c'est alors, dans les affres finales, que la malheureuse bête décrivant une courbe gigantesque, chavire, se couche sur le flanc et expire dans un dernier souffle formidable, sorte de rugissement d'angoisse... peut-être d'impuissante malédiction, contre les bourreaux qui, sans nulle provocation de sa part, viennent de l'assassiner.

Ces bourreaux — ceux du moins qui survivent — attachent alors l'énorme cadavre à leur barque et lentement, à force de rames, l'entraînent vers l'un

des vaisseaux de la flotte qui, à son tour, l'amène jusqu'au rivage, où l'on se hâte de le dépecer pour remplir les tonneaux de sa graisse encore tiède.

L'*huile de baleine* est journellement employée pour l'épuration du gaz d'éclairage, pour la fabrication du savon noir et du goudron, comme aussi pour la préparation de certains cuirs. Avec les fanons appelés *baleines*, on fait des montures de parapluie, des cannes, des baguettes de fusil, des garnitures de corsets, etc. Quant à la substance qu'on appelle, à tort, *blanc de baleine*, on la tire d'une autre espèce de cétacé, appelé cachalot et auquel s'appliquent, pour les modes de capture dont il est également l'objet, tous les détails que nous venons de donner sur la pêche de la baleine.

Les cachalots se distinguent des autres cétacés, en ce qu'ils ont, non plus des fanons mais de véritables dents qui garnissent leur mâchoire inférieure. Dans la partie antérieure de leur énorme tête, se trouve une cavité remplie d'une huile claire qui, après la mort de l'animal, se coagule en une substance granulée, appelée *spermaceté*, ou encore et très improprement, nous l'avons dit, *blanc de baleine* et qui, entre autres usages, est employé pour la confection des bougies de qualité supérieure. Ajoutons que dans leurs intestins l'on trouve une sécrétion particulière qui fournit l'ambre gris dont on connaît l'arome délicieux et qu'utilisent les parfumeurs.

La pêche du cachalot, étant donnés, tout d'abord, l'énorme distance des parages où elle est pratiquée, à savoir les solitudes septentrionales de l'Océan pacifique, d'autre part, l'exil qu'imposent au pêcheur les trois ou quatre années que réclame chaque expédition, et enfin le caractère quelque peu romanesque de ces pêches lointaines que viennent aggraver tous les périls qui s'y rattachent, constitue, à coup sûr, l'industrie la plus aventureuse que puissent affronter des hommes, pour aussi audacieux qu'ils soient d'ailleurs.

Les gros cachalots mesurent jusqu'à 15 mètres de longueur, sur 4 ou 5 de diamètre. Ce n'est pas à l'aide de ses nageoires relativement petites, que nage ce singulier cétacé, mais bien à l'aide de sa queue puissante dont les battements violents font bouillonner et écumer les eaux tout autour de l'animal en marche. Il n'emploie du reste ce mode de locomotion qu'en vue d'une progression normale, c'est-à-dire plus ou moins lente ; mais lorsque, pour une raison quelconque, il veut accélérer sa course, c'est à un procédé différent qu'il a recours. La monstrueuse queue frappe alors l'eau de haut en bas et opère une sorte de mouvement de bascule qui, alternativement, fait émerger sa tête de plusieurs mètres, si bien qu'il ne nage pas, mais qu'il saute d'une vague à l'autre et qu'il signale ainsi sa présence aux matelots pêcheurs qui, de très loin, le voient bondir à la surface des flots bouillonnants.

La pêche aux cétacés ne paraît pas avoir été pratiquée dans la Méditer-

ranée, avant le commencement de notre ère. Non seulement, les navigateurs grecs, bien loin de poursuivre ces bêtes qu'ils croyaient redoutables, ne demandaient qu'à les écarter de leur route — ce qu'ils tâchaient de faire par des cris et des bruits plus ou moins éclatants — mais encore, au dire de Quinte Curce, ils ne savaient même pas tirer parti de ceux qui, par suite de causes diverses, venaient échouer sur leurs plages. Ce ne fut qu'après Pline — qui n'en fait nulle mention, lui, l'homme pourtant si bien informé — que l'on osa poursuivre, çà et là, quelques baleines de rencontre et encore dans des conditions qui rendaient ces pêches très médiocrement productives. Ces pêches timides firent bientôt place à de plus audacieuses tentatives, lorsque quittant la Méditerranée, elles partirent dans l'Atlantique, où elles furent successivement pratiquées par les Lapons, les Islandais et surtout par les Norvégiens.

En France, la pêche dont il est ici question, ne fut mentionnée que par certains auteurs du IXe siècle. Au XIVe, quelques centaines de marins donnèrent la chasse à des baleines qui se montraient en assez grand nombre dans le golfe de Gascogne, mais ces pêches intermittentes cessèrent bientôt et furent reprises, plus tard, dans la mer du Nord et la Baltique, par les Anglais et les Hollandais, surtout, qui s'y consacrant avec ardeur, surent en retirer d'énormes bénéfices. Dans l'espace de cinquante ans environ, ils capturèrent quelque chose comme 33.000 baleines dont les fanons et l'huile leur procurèrent un gain d'au moins 380 millions de francs.

De nos jours, ce sont les Américains du Nord qui ont accaparé le monopole de cette fructueuse industrie. Les baleines chassées de la Méditerranée par le nombre des navires qui la traversent en tous sens et, d'autre part, décimées sur les côtes occidentales de l'Europe, ont presque entièrement disparu de l'Atlantique. Les pêcheurs ont donc été contraints d'aller fouiller les parages de l'Océan boréal. L'on a vu parfois, dans les mornes environs du Spitzberg, jusqu'à 400 navires de nationalités diverses allant affronter, en ces expéditions doublement héroïques, les dangers de la pêche, en même temps que les rigueurs d'une température meurtrière. Aussi, est-ce vainement que les malheureuses baleines si impitoyablement poursuivies, ont essayé de trouver un dernier refuge dans les glaciales solitudes du pôle.

Le monde n'a plus pour elles de retraites inaccessibles et c'est, avec une effrayante rapidité, que se dépeuplent les plus inabordables d'entre elles. Outre que la lente reproduction de cette grande race est impuissante à combler les vides incessamment renouvelés depuis des siècles, il est de plus une cause de destruction plus redoutable qu'aucune autre ; à savoir l'emploi des obus harpons inventés, en 1858, par les Norvégiens. Irrésistibles, sont ces armes nouvelles qui, à grandes distances atteignent l'animal, sans danger pour les déprédateurs.

C'est donc dans un avenir très prochain, que s'effectuera l'anéantissement définitif de cette espèce colossale, mais douce et inoffensive et qui, seule, dans notre faune actuelle, était le dernier vestige rappelant les animaux géants des créations primitives.

En dépit de ces déplorables dévastations qui, à bref délai, vont occasionner la disparition d'une nouvelle race — succédant à tant d'autres déjà supprimées par le sanguinaire maître du monde — l'on ne peut s'empêcher de constater que nous restent encore les abondants trésors de ce domaine aquatique, demeuré si longtemps inaccessible à nos convoitises. Combien loin laissent derrière elles, les produits que nous fournissait et que nous fournit encore la chasse des animaux terrestres, ces richesses que la pêche nous procure et qui, grâce à la prodigieuse fécondité de certaines espèces, semblent presque inépuisables. Écoutez-en le bilan vraiment fantastique.

Des documents publiés lors de l'exposition du matériel et des produits de la pêche organisée à Londres en 1883, il résulte que l'Angleterre comptait alors 120.000 pêcheurs qui prenaient, chaque année, pour 275 millions de francs de poissons.

En France, la pêche exclusivement maritime occupait plus de 84.000 marins et réalisait un gain d'environ 100 millions de francs, auxquels il faut ajouter les 20 millions que nous procure, bon an, mal an, la pêche intérieure faite dans les eaux douces.

De l'exploitation de ces diverses sources de produits, l'Italie retire 40 millions, la Norvège, 75 millions, la Suède, 12 millions. Quant aux États-Unis qui, nous l'avons dit, occupent le premier rang dans l'armée des exploiteurs de la mer, ils retirent de leurs eaux, où vivent et pullulent plus de 1.500 espèces comestibles, un revenu que l'on peut évaluer, au bas mot, à la somme de 500 millions de francs.

Voilà ce que fournit à l'humanité actuelle, cet Océan auquel le vieil Homère infligeait, bien à tort, l'épithète de *stérile*.

(*A suivre.*) ED. GRIMARD.

ÉTUDE PHILOSOPHIQUE

Progrès et Solidarité

Le plus grand mot de la langue, après celui de Dieu, c'est sans doute celui de « progrès », surtout si l'on réfléchit qu'il est synonyme de liberté, d'amour, de vertu, de bonheur et d'immortalité.

Non seulement tout change, tout dévie et se transfigure mais tout

avance, tout s'améliore et se perfectionne ; tout progresse, tout tend graduellement vers un but, le type absolu du meilleur que Dieu seul connaît, qu'il conçoit éternellement et qu'il réalise successivement dans l'infinité du temps et de l'espace.

L'univers, dans son ensemble comme dans ses parties, est en perpétuel mouvement.

Par la loi du meilleur progressif tout s'explique. Donc, le changement continu, universel, le devenir permanent, voilà une *première et souveraine loi* du monde moral et du monde physique.

Le progrès ou le mieux et le meilleur dans le changement, voilà la *deuxième loi* de la création.

Le progrès, c'est-à-dire l'ascension indéfinie vers un idéal relatif de perfection et de bonheur, de beauté, de sainteté et de vérité, dont la connaissance elle-même et la réalité semblent se déplacer et s'éloigner à mesure que le genre humain croit s'en approcher, comme si elle avait son objet et son lien dans l'idéal absolu : Dieu !

Un créateur tout puissant, d'une sagesse et d'une bonté sans bornes, ne peut laisser dépérir son œuvre.

Elle peut comporter des crises, des douleurs, des cataclysmes ordonnés et nécessaires, mais elle ne saurait subir une décrépitude, une destruction finales.

Par ses lois générales, une providence parfaite devait moralement disposer tout pour le meilleur, eu égard à l'universelle création et à son infinie durée ; eu égard à tous les êtres, à toutes les existences, à toutes les vies de chaque être, eu égard au passé, au présent et à l'avenir indivisiblement.

Et comme l'a dit Platon : « Le meilleur des êtres n'a pu faire que la meilleure des œuvres. »

L'idée de l'Infini absolu et de la perfection souveraine en Dieu implique nécessairement dans l'univers, la réalisation d'un progrès indéfini vers le parfait.

Et c'est en cette continuelle et infinie mobilité que consiste précisément l'ordre immuable, universel et absolu.

Pour l'Être Universel en soi, dans son absolue personnalité, il n'y a pas progrès « car il est immuable et il est le meilleur même ou le parfait absolu.

Mais qu'est-ce que le progrès ? Dans son acception la plus générale, le progrès consiste à tendre vers l'être et le plus grand être ; vers le bien, le vrai et le beau absolus ; c'est la participation de plus en plus grande et à jamais croissante de toutes les créatures à l'infinité d'attributs infinis de

Dieu : en un mot, c'est celui qui procède de la nature de Dieu, et de l'infinité d'attributs infinis de l'Être Universel.

Mais le progrès, remarquons-le bien, n'est point le privilège exclusif de notre humanité, c'est un principe métaphysique qui embrasse toute la création passée, présente et future. — L'immanence de Dieu dans la création, fait que tous les êtres de l'univers sont retenus entre eux, dans l'unité par le lien nécessaire et intime qui résulte de cette immanence même, ce qui se caractérise par le mot *Univers un et divers*.

Oui, tous les êtres de l'univers, toutes les parties de la création, sont dans la plus étroite dépendance les uns des autres : l'ordre, la coordination, l'harmonie, l'unité ne sont pas autre chose que l'expression de cette dépendance.

Loi de solidarité. Il résulte donc de ce que nous venons de dire que la *loi de solidarité universelle* est enveloppée dans celle du progrès universel ; c'est-à-dire que tous les systèmes entre eux, tous les globes de chaque système, tous les genres de chaque globe, toutes les espèces de chaque genre, tous les individus de chaque espèce, sont solidaires dans leurs destinées ou leurs progrès.

Tout émane de Dieu, donc par cette seule origine, tout est divin ; tout doit remonter à Dieu, s'élever vers Dieu ; donc tout mérite ou commande notre amour, notre culte, nos égards et nos soins.

Nous ne devons abuser de rien et devons communier avec tout, sous condition de distinction, de discernement, mettant en toutes choses la mesure, le poids et le nombre.

N'oublions jamais que l'univers et l'humanité étant en Dieu, de Dieu et par Dieu, c'est-à-dire différentiellement consubstantiels à l'Etre Universel, ont un lien, une unité éternelle dans cette commune origine ou filiation, que les différences de genres, de règnes, d'espèces n'autorisent qu'une différence de degrés dans l'amour ou l'affinité qui doit rapprocher tous les êtres de la haute source divine. Et comme l'a dit Strada, l'immense penseur, à la fois métaphysicien et poète, le libérateur de la pensée et de la conscience :

« Le véritable universel et l'unique, c'est Dieu, l'Etre universel. C'est lui qui est cette grande mer de la substance dans laquelle toutes les collections d'individus, avec leurs similitudes et leurs différences plus ou moins et relativement grandes ; l'humanité, l'animalité, la végétativité et la minéralité vont se rallier et se confondre, comme en leur commune source, essence et matrice, et sceller leur unité et leur solidarité.

Nous concluons et nous disons : Tout être a pour fin le bien, le mieux, le meilleur à jamais croissant. L'ordre de l'univers est le plus grand bien de toutes les créatures, dans l'infinité des temps et des lieux. Tous les êtres ayant également en virtualité, une infinité d'attributs qui tous tendent indé-

finiment à se manifester dans l'infinie durée et étant destinés à parcourir les mêmes phases d'existence ou d'équivalence, sont essentiellement égaux et frères ; et il n'y a dans tout l'univers qu'une seule race, *la race de Dieu*.

Ce ne sont pas les essences qui sont inégales ou différentes, ce sont leurs états, leurs positions respectives, simultanées, sur l'échelle du progrès. Ces virtualités sont égales pour tous les êtres, mais les manifestations de ces virtualités ne sont pas contemporaines ; leur éclosion, dans chacune et dans tous, est subordonnée aux exigences de l'ordre universel. D'où ces inégalités, la subordination ou la hiérarchie des manifestations parmi toutes les créatures, à chaque moment de la durée de l'étendue.

Il en résulte qu'aucun être ne peut rester dans l'isolement absolu. Le concours de toutes les essences est plus ou moins nécessaire à la manifestation de l'essence ou des attributs de chacun d'eux ; de telle sorte qu'à ce point de vue, l'univers ne forme réellement qu'un tout, et que tous les êtres forment une association, une mutualité intime et fatale.

Tout être, dans sa vie actuelle, marche vers deux fins : d'abord, vers le développement des attributs qu'il doit manifester dans cette vie ; puis en même temps, en s'acheminant vers la mort, il tend à l'épanouissement des nouveaux attributs qu'il lui est donné de manifester et de développer dans sa vie future prochaine.

Chaque terme du progrès se marque et s'explique par le passage du bien au mieux ; du bon au meilleur et ainsi de suite ; sans que jamais les êtres atteignent au meilleur fixe, définitif ou absolu : le meilleur relatif se déplaçant sans cesse avec l'idéal, attendu que l'infini absolu n'a point de dernier terme. La place des êtres sur l'échelle illimitée du proprès se mesure au nombre et à la qualité des attributs divins auxquels ils participent dans une même vie, et au degré de développement et d'intensité de ces mêmes attributs dans cette vie.

Il résulte de ces considérations que la préexistence des êtres est une loi nécessairement impliquée dans le dogme de la création continue et de la transformation progressive ou de la palingénésie universelle.

Dans son évolution, le progrès implique donc trois conditions :

1° L'existence du parfait ;

2° Celle de l'imparfait ;

3° La tendance de l'imparfait vers le parfait.

Le but du progrès est donc la conservation, le perfectionnement et le bonheur toujours croissant de l'universalité des êtres.

Telle est l'analyse succincte du commentaire de la quarante-sixième triade de la synthèse des druides. C'est elle qui donne sur Dieu les idées les plus hautes et le dernier mot actuel de la philosophie.

D'accord avec Strada, elle exprime avec une concision pleine de germes

intellectuels, cette sympathie finale des principes opposés, cette résolution des *antinomies,* au sein de l'Absolu, contre laquelle viennent échouer tant de systèmes.

Prof. C. MOUTONNIER.

FIN

Pleurs et Sourires

Chant d'hiver

Charmant petit oiseau, quand la bise cruelle
De leur feuillage vert a dépouillé nos bois,
Où t'envoles-tu donc ? Où te guide ton aile,
Lorsque l'on n'entend plus l'hymne pur de ta voix ?

A quelque infortuné portes-tu l'espérance ?
Ou bien pour échapper au souffle des hivers,
Dans un climat plus doux, fendant l'espace immense
Vas-tu chercher un nid tout au delà des mers ?

Dis-moi, que deviens-tu quand gronde la tempête,
Quand le ciel est tout noir et que le vent mugit ?
As-tu pour t'abriter une douce retraite,
Un rameau verdoyant pour y cacher ton nid ?

De ton absence, hélas ! mon cœur se désespère
Et sans toi, la nature est bien triste à mes yeux ;
Oh ! bien vite reviens ! tout est si solitaire,
Lorsque tes chants si beaux ne montent plus aux cieux !

Reviens ! Pour toi je sais une branche secrète,
Pour chanter tes refrains, aimable et cher oiseau,
Un petit nid bien doux pour reposer ta tête
Et pour baigner ton aile un limpide ruisseau.

J'irai chaque matin, à l'ombre du bocage,
Avant que le soleil ait annoncé le jour,
Ecouter dans les airs, s'élever ton ramage
Et joindre ma prière à tes accents d'amour !

Reviens ! car voici l'heure
Où l'âme monte à Dieu ;
Où la terre qui pleure
Dit son dernier adieu !

D'espoir mon cœur palpite,
Oiseau tendre et charmant ;
Reviens, reviens bien vite,
Au doux nid qui t'attend !

Prof. C. MOUTONNIER.

Réponse au « Fraterniste »

Le *Fraterniste*, toujours sous l'empire des Encycliques Pontificales de son rédacteur M. Albin Valabrègue, fondateur d'un culte nouveau, ne rêve plus que de conciles, ne voit partout que cardinaux. Il nous appelle les « cardinaux kardécistes » et traite de « concile » les écrivains de la *Revue Spirite*.

Loin de nous en froisser, nous ne croyons avoir mérité :

« Ni cet excès d'honneur
Ni cette indignité. »

Le *Fraterniste*, dans sa note laconique et doucement ironique, croit nous faire une suprême injure en disant que les derniers articles de la *Revue Spirite* semblent avoir été pensés ou rédigés par « des catholiques ».

Nous ferons remarquer à nos honorés contradicteurs qu'il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de parler de Dieu, de l'Ame, de la Vie future, de l'Immortalité, du Christ même, sans nous rencontrer avec les catholiques et les protestants, c'est-à-dire avec tous les chrétiens qui sont comme nous des *spiritualistes*. Le vocabulaire spiritualiste est le même partout et pour tous. Cette insinuation, anodine d'ailleurs, n'est qu'une boutade de la part de nos adversaires. Mais nous irons plus loin et nous leur retournerons leurs propres arguments.

Ce sont eux, ces Messieurs du *Fraterniste*, qui sont les cardinaux, eux qui constituent le concile par excellence, puisqu'ils ont la prétention de faire sortir le *Déterminisme* des textes de l'Évangile et des Épitres apostoliques de saint Paul ; et comme ils entendent fonder une religion neuve sur tout cela, ils tiennent à la fois du Pape et du Messie.

N'intervertissons point les rôles. Ce n'est pas nous, spirites, qui aurions jamais la pensée d'appuyer notre enseignement sur des paroles d'apôtres, sur des textes évangéliques ou autres. Notre doctrine s'appuie uniquement sur des *faits*, sur des *expériences* contrôlées rigoureusement par les dernières méthodes scientifiques. Nous sommes le *spiritisme expérimental* ; ce nom indique que nous ne sommes ni une religion, ni une Église, mais uniquement la science ; une science élevée il est vrai, qui croit, qui prie, mais aussi qui cherche la vérité dans les faits expérimentaux purs et qui soulève peu à peu le voile de l'Invisible et de l'Infini.

N'est-il pas étrange d'entendre des hommes de bonne foi, et de bonne logique aussi, nous le croyons du moins, nous reprocher de nous rencontrer sur le même terrain que les catholiques, eux qui ne cessent de se réclamer uniquement de saint Paul, de ses textes que M. Valabrègue en particulier cite à temps, à contre-temps, et qu'il nous jette à la tête avec éclat comme jadis les marguilliers de Boileau se jetaient à la figure les gros livres du *Lutrin* ?

Pour M. Valabrègue, saint Paul est tout, tient lieu de tout ; c'est l'unique arsenal où il prend ses armes ; c'est sa Tour de David où pendent les mille boucliers.

Certes, nous ne voudrions point manquer de respect à l'un des plus grands génies religieux de l'Histoire, mais nous ferons remarquer au *Fraterniste*, que pour nous spirites, saint Paul est simplement Paul tout court ; au même titre, sur le même pied que les autres écrivains évangéliques, Luc, Jean ou Mathieu.

Il faut la piété biblique de M. Valabrègue pour s'incliner aussi aveuglément devant les moindres paroles — souvent très obscures d'ailleurs, pensées en hébreu et mal traduites en grec — de l'apôtre juif ; de Paul le pharisien.

Nous autres spirites, esprits indépendants, penseurs spiritualistes mais libres, nous ne nous réclamons d'aucun apôtre, d'aucun prophète, d'aucun docteur, d'aucune bible, d'aucun évangile. Le monde Invisible ! l'univers, voilà nos livres, voilà nos maîtres. La raison guidée, contrôlée par l'expérience et la science, voilà notre méthode et notre loi.

A ce titre, où donc seraient « les cardinaux » ? Où donc se tient le « concile » ?

Le *Fraterniste* nous répondra. Mais nous ne voulons pas finir là-dessus. Nous aimons mieux accepter la conclusion du *Fraterniste* qui nous fait la générosité de nous concéder que soit *déterministes*, soit *libertistes*, on peut toujours faire le bien, aimer ses frères, atteindre aussi le vrai but de la vie et demeurer de réels *fraternistes* dans l'acception de ce mot.

Cette conclusion nous sourit et nous réconcilie ; oui, nous l'avouons, les *déterministes* sont beaucoup meilleurs que leurs principes ; c'est grâce à cette

heureuse inconséquence qu'ils sont de vrais amis du Bien. Leurs chaleureux et incessants appels à la bonté et à la pitié le prouvent et nous les en félicitons ; mille chemins, un même but.

Néanmoins, nous sommes attristés de voir s'introduire une philosophie délétère dans la synthèse harmonieuse et sereine du spiritisme dont toute la beauté consistait précisément dans sa lumineuse simplicité qui le rendait accessible à tous.

En introduisant de la sophistique dans cette doctrine simple comme la vérité, on fait non seulement de la mauvaise philosophie, mais encore une mauvaise action. La Révélation chrétienne elle aussi était pure à son origine ; les sophistes du Concile de Nicée en y introduisant leurs subtilités hellénistiques l'ont perdue ; à partir de ce jour l'Esprit de Vérité l'abandonna et il en sortit cette chose parasitaire qui s'appelle la théologie romaine, source de tant d'erreurs et de maux.

Nous le répétons, les Déterministes du *Fraterniste* feront du Bien parce qu'ils sont meilleurs que leurs principes ; s'ils voulaient les pratiquer, être conséquents avec eux-mêmes, ils deviendraient des malfaiteurs intellectuels et sociaux dont le moindre forfait serait d'avilir l'homme à ses propres yeux, en le ravalant au niveau de l'animal nécessité par ses instincts ou de la machine mue par une force aveugle.

On ne nie pas impunément la liberté, source du mérite et de la dignité de la vie. Un autre journal nous taxe « d'orgueil » précisément parce que nous sommes jaloux de cette dignité et que nous nous efforçons de maintenir sur le front de l'homme cette glorieuse couronne. Mais ne savons-nous pas que l'homme, dans les conditions actuelles de son incarnation terrestre a besoin, pour être à la hauteur de sa mission et de sa destinée, d'être toujours maintenu à son niveau et quelquefois d'être élevé plus haut que lui-même, puisqu'on lui demande à certaines heures de sa vie des sacrifices héroïques et quasi-surhumains ? Sans doute, c'est sur terre que nous nous réincarnons ; mais n'est-ce pas d'en haut, de l'Au-delà que viennent nos âmes ? n'ont-elles pas déjà pour la plupart goûté les libertés radieuses de la vie erratique où, affranchies du poids de la chair, elles volaient avec la légèreté du rêve et la rapidité de la pensée ? N'est-ce point précisément en nous qu'est la source de cet instinct sublime de la prière, de ces élans magnifiques et brisés de notre âme vers l'Au-delà ? de ces nostalgies de l'Invisible qui engendrent cette mélancolie que le poète appelait si bien, le mal de l'Infini ? Est-ce là ce qu'on nous reproche et qu'on appelle de l'orgueil ? Mais c'est tout simplement la logique de notre nature, le cri de notre instinct, la loi fondamentale de notre destinée !

Si ces Messieurs du *Fraterniste* acceptent le spiritisme, comme ils le disent si haut, qu'ils l'acceptent donc tel qu'il est avec toutes ses aspirations et tou-

tes ses grandeurs comme aussi avec ses aspects sévères de la responsabilité morale et de la réparation !

Singulière discipline, étrange logique que ce prétendu *déterminisme*, source du christianisme nouveau de M. Valabrègue et qui consisterait à dire à un individu :

« Mon frère, tu es voué au mal fatalement, nécessairement ; n'essaye pas même de faire le bien, tu ne le pourrais pas. Il faut que tu sois ainsi : c'est écrit ! Eh bien, continue, continue ! descends chaque jour davantage dans la dégradation et dans le mal ; va jusqu'au crime. Nous t'aimons comme cela ! Ta bassesse fait notre grandeur ; c'est toi qui nous réconcilie avec l'Humanité et avec l'histoire ; de ta déchéance individuelle sortira la grande et universelle fraternité de l'avenir ! »

Y pensez-vous ?

Voilà pourtant la logique du déterminisme appliqué à la destinée humaine.

Si cette doctrine vous grandit, Messieurs, et vous moralise, continuez, vous aussi ; nous autres, nous ne vous suivrons pas :

Nous garderons notre Foi scientifique et spiritualiste, sûrs de l'avenir comme nous sommes respectueux du passé ; nous professerons sans lassitude ni défaillance ce spiritisme qui a arraché tant d'âmes aux étreintes du mal, réhabilité tant de déchéances, mis tant de lumière dans la vie, et tant de paix dans la mort !

Le déterminisme est une négation, et la plus insolente de toutes comme aussi la plus dangereuse car elle ébranle les bases mêmes de la société. Nous périssons du mal des doctrines négatives ; voyez ce qu'elles ont fait de la France, de l'Europe et du monde ! Avec cette folie de la destruction, si l'Invisible ne veillait pas sur nous, vous conduiriez l'humanité aux gémonies.

Puisque M. Albin Valabrègue aime tant les textes de Paul qu'il se rappelle celui-ci : « Ne vous laissez pas vaincre par le mal, mais au contraire, vainquez le mal par le bien » et puisqu'il est si familier avec les images de la Bible, qu'il se souvienne donc que Samson pour avoir ébranlé les colonnes de l'édifice périt lui-même écrasé par les débris.

SERGIUS.

Aimez-vous les uns les autres

Aimer les scélérats en détestant leurs crimes
Me paraît difficile à moi, pauvre ignorant,
Qui ne puis approuver sans raisons et sans rimes
Un acte, quel qu'il soit, s'il est déshonorant.
Quand la faute est le fait d'un instant de faiblesse,
Certes, je puis encore aimer qui la commet,
En l'invitant à suivre avec plus de noblesse
La voie qu'il eût dû prendre et ne quitter jamais.
Si le fait au contraire est grave et condamnable
Chez un gredin fieffé, ne rêvant que le mal,
Comment pourrais-je aimer cet être abominable
Et le classer alors plus haut qu'un animal?
Étant si criminel, n'aurait-il pas sa place
Parmi les carnassiers, les altérés de sang,
Au degré le plus bas de la plus basse race?
. . . . . .
Faut-il le laisser là, s'il ne monte à mon rang?
Non, ce n'est pas ainsi qu'il faut que l'on agisse.
On devrait bien le voir, cet homme est au début
De son évolution sur la pente où l'on glisse,
Pente qu'il doit gravir pour arriver au but
Que chacun atteindra par nombre d'existences,
En progressant toujours du mal au plus grand bien.
Car pour tous c'est la Loi des divines sentences,
De Celui qui ne veut d'autre Ordre que le sien.

Il faut nous aider tous, descendus où nous sommes,
A retrouver toujours notre dignité d'hommes
Et réparer le mal que nous aurons commis,
Par le culte du Bien pour y rester soumis.
En morale on peut dire;
On doit même l'écrire:
Où est la Charité,
Là est la Vérité.

F. BARMOLD

Simple remarque à M. Valabrègue

Au bas d'une de ses poésies parue dans le *Fraterniste* du 9 novembre, M. Valabrègue ajoute en post-scriptum : « Le concile de la *Revue Spirite* vient de lancer une excommunication majeure contre le déterminisme.

« Nous n'avons jamais empêché les cardinaux Kardécistes (*sic*) de garder l'illusion du libre arbitre, si cette illusion est nécessaire à leur vie morale. Nous, c'est le déterminisme qui nous moralise, qui nous désarme et qui abattra de plus en plus les barrières et les frontières qui séparent les hommes. Si je croyais au libre arbitre, je serais l'adversaire de bien des gens ! Je haïrais même certaines personnes que le déterminisme permet d'aimer. L'arbre déterministe a donné pour moi des fruits savoureux.

« Nous savons que des philosophes très remarquables défendent encore la vieille idée de la Liberté. Nous respectons leur manière de voir ou plutôt... de ne pas voir !

« Un fait à noter est celui-ci : Il n'y a pas d'exemple d'un homme qui, ayant cessé de croire au libre arbitre et s'étant rallié au déterminisme, ait quitté celui-ci pour revenir à celui-là.

« La *Revue Spirite* défend ses idées ; elle a raison. Nous continuerons à propager les nôtres avec foi, bonne foi, ardeur et résolution. »

Que M. Valabrègue traite les rédacteurs de la *Revue Spirite* de *cardinaux Kardécistes*, réunis en *concile* pour lancer une *excommunication majeure* contre le déterminisme, il n'y a rien là qui doive nous alarmer. M. Valabrègue, qui oublie de nommer le pape infaillible qui préside ce concile, obéit évidemment à un mouvement déterministe, autrement dit fataliste, comme nous du reste. Car, que nous le voulions ou ne le voulions pas, — (encore une expression d'antidéterministe qui nous échappe ; nous devrions savoir que nous n'avons pas la liberté de vouloir ou de ne pas vouloir) — nous sommes régis, nous les antidéterministes, exactement par les mêmes lois que les déterministes, puisqu'il n'y a que le déterminisme qui soit vrai.

Aussi ne prenons-nous point ombrage de l'impression « cardinaux », décochée qu'elle est par un simple moteur mécanique. Et nous sommes bien sûrs que M. Valabrègue n'a pas le moins du monde, lui qui ne supporte même pas qu'on attaque les erreurs des catholiques, l'intention de nous être désagréable, puisqu'il sait très bien que nos protestations contre ses opinions sont le fait bien innocent de gens qui obéissent à l'instinct fatal de la protestation.

D'autre part, admettons pour un instant que M. Valabrègue ne soit pas déterministe, l'épithète de « Kardécistes » qu'il nous adresse n'a rien de

blessant ; bien loin de là ; elle nous rend même très fiers, car nous n'oublions pas, avec bien d'autres, tout ce que le spiritisme doit à Allan Kardec, le maître illustre, le grand philosophe que Camille Flammarion a si justement appelé le « bon sens incarné », pas plus sans doute que M. Valabrègue lui-même n'oublie que les colonnes de la *Revue Spirite*, lui ont toujours fait le meilleur accueil ; quoi qu'il en soit et bien que nous ne soyons pas déterministes, nous sommes bien déterminés à combattre l'erreur partout où nous la rencontrerons fût-ce dans nos rangs.

LE COMITÉ DE LECTURE

RÉPONSE

Nous recevons de M. le professeur Ch. Richet la lettre suivante que, sur son désir, nous publions dans le numéro de ce mois.

Monsieur le Directeur,

Je ne répondrai pas aux paroles peu amènes que m'adresse M. le Dr Dupouy (*Revue Spirite*, 1911, 553-555). C'est une besogne que j'abandonne à de plus courageux.

Il s'agit d'une question scientifique grave. Le Dr Dupouy n'a pas paru bien la comprendre, je vais la lui expliquer.

Il y a des *faits* que, pour ma part, je crois vrais en grande partie, malgré toutes les supercheries et les fraudes ; des faits d'ordre métapsychique, raps, matérialisations, mouvements d'objets sans contact, etc. Encore que des preuves rigoureuses, adéquates, qu'on a le droit d'exiger, n'aient été que très rarement données, j'estime que des faits de cet ordre existent. Il en est que la fraude n'explique pas. Voilà qui est formel.

Puis il y a l'*explication* de ces faits ; or l'explication spirite (retour des défunts au milieu de nous) est si naïvement enfantine et si dépourvue de preuves sérieuses que je me refuse à l'admettre, au moins jusqu'à ce qu'on ait commencé un semblant de démonstration.

Il ne suffit pas qu'une plume tenue par un médium écrive *je suis Aristote. Ayez courage. Demain vous aurez une belle expérience*, pour qu'aussitôt je m'écrie. Voilà Aristote qui nous arrive.

Suis-je trop difficile ? Et le docteur Dupouy comprendra-t-il mon hésitation ? il m'importe assez peu. J'ai dit ce que je voulais dire et cela me suffit.

Veuillez croire, Monsieur le Directeur, à mes sentiments de haute considération.

CHARLES RICHET.

Lettre ouverte de PHARASIUS à Messieurs ALGOL et CHEVREUIL

Messieurs,

Si je viens, un peu tard, vous remercier des articles que vous avez bien voulu écrire, dans la Revue Spirite, au sujet de mon livre « UN COIN DU VOILE », c'est que j'attendais, avant de répondre, d'être fixé sur la façon dont la Presse spiritualiste accueillerait ma manière de voir relativement aux phénomènes dits *transcendants* du Spiritisme, en faveur desquels vous vous prononcez nettement, alors que je soutiens, dans mon ouvrage, que ces manifestations sont uniquement le produit de la fraude et de l'imposture : le silence des organes tant spirites que spiritualistes me fait comprendre qu'il est inutile que j'attende plus longtemps; ce silence, cependant, est pour moi tout à fait de bon augure, car il semble indiquer, de la part des adversaires de ma thèse, une évidente pénurie d'arguments.

Je vais donc répondre, messieurs, non pas à vos critiques, car chacun est libre d'apprécier comme il lui convient les théories d'un auteur, mais à deux reproches que vous me faites, reproches que je considère comme de véritables accusations, et que je ne puis accepter :

Vous, M. Algol, déplorez que je me mette inconsciemment du côté des adversaires du spiritisme;

Vous, M. Chevreuil, insinuez que je n'ai pas lu l'ouvrage de W. Crookes, ou que je ne l'ai pas compris, ou que je tiens celui qui l'a écrit pour un imposteur, parce que je n'attache, en matière d'expérimentation spirite, aucune créance aux affirmations de ce savant.

Je ne suis, croyez-le bien, messieurs, ni un faux-frère, ni un diffamateur : mais vous-mêmes, peut-être, avez-vous mal lu « UN COIN DU VOILE »?

Dans ce livre, en effet, dans un langage à la portée de tous, d'une part, j'ai établi la non valeur des doctrines matérialistes, ainsi que la faillite des enseignements religieux provoquée par l'ignorance manifeste des ministres de toutes les religions, absolument incapables d'expliquer aujourd'hui leurs dogmes et mystères; d'autre part, j'ai tiré du spiritisme la preuve de *la révélation*, en démontrant que la loi de communication entre les vivants et les morts, connue de toute antiquité, a été accaparée par les prêtres qui l'ont soigneusement cachée à la multitude et dénaturée, dans un but évident de domination ; ensuite, philosophe Allan Kardéciste moi-même, j'ai résumé l'œuvre du fondateur de la Philosophie Spirite, et reproduit les principes fondamentaux de la synthèse d'Allan Kardec, synthèse absolument inattaquable à quelque point de vue que l'on se place, philosophique, métaphysi-

que, moral et social ; enfin, j'ai soutenu que toute théorie explicative des phénomènes spirites, autre que celle fondée sur *la médiumnité passive*, n'avait aucune valeur, et j'ai fait ressortir l'absurdité du système de *l'animisme* d'Aksakof avec ses conceptions fantaisistes sur l'inconscient, le supraliminal, le dédoublement du corps humain, etc..., et tout son cortège de faux phénomènes, écriture directe, apports, photographies d'esprits, matérialisations, etc... Ce système, ai-je ajouté, se trouve à la base de toutes les initiations, c'est-à-dire de toutes les Religions dénaturées actuelles, ainsi que de l'Occultisme et de la Théosophie, en un mot des doctrines de tous les adversaires du Spiritisme, qui s'efforcent de détruire, par tous les moyens possibles, notre théorie de la *médiumnité passive*, à laquelle ils voudraient encore substituer, à notre époque, celle *des pouvoirs* du prêtre, du mage ou de l'adepte, avec la croyance au surnaturel et le principe dominateur de la hiérarchie.

Étant donné que je défends *la médiumnité* contre *le pouvoir*, je suis donc fondé, monsieur Algol, à protester avec la dernière énergie, quand je vous entends déclarer que je me trouve de l'autre côté de la barricade en train de fraterniser inconsciemment avec nos adversaires ! Vous pourriez plutôt, je crois, faire ce reproche à tous les spirites, ou soi-disant tels, qui, dans leurs livres, conférences ou écrits, se font les champions de *l'animisme* et ne semblent pas se douter, eux du moins, qu'en préconisant une telle doctrine ils tombent ainsi dans un piège habilement tendu par nos pires ennemis pour démolir nos enseignements. D'ailleurs, il ne faut pas oublier que le spiritisme comprend deux études bien distinctes, quoique intimement liées ensemble, l'une philosophique, l'autre expérimentale, cette dernière envisageant un certain nombre de phénomènes parmi lesquels les uns sont indiscutables et les autres fort douteux : si j'admets les premiers, je refuse de croire aux seconds, aucune expérience ne permettant encore, à mon avis, de conclure à leur réalité, mais cela ne n'empêche pas, croyez-le bien, de me considérer comme un spirite très orthodoxe.

De votre côté, monsieur Chevreuil, vous prétendez que toute mon argumentation contre les phénomènes dits *transcendants* est nulle, parce que la réalité de ces sortes de manifestations est dûment constatée : « *D'ailleurs*, dites-vous, *M. W. Crookes l'affirme, il n'est pas permis de récuser son témoignage ; il faudrait pour cela ne l'avoir pas lu, ou ne l'avoir pas compris, ou croire à la malhonnêteté du témoin. Il n'y a rien d'admissible*, ajoutez-vous, *en dehors de ces trois hypothèses.* »

Permettez-moi donc de vous faire observer que votre première hypothèse tombe d'elle-même, puisque j'ai cité textuellement dans « UN COIN DU VOILE », à la page 250, le passage du livre de M. W. Crookes dans lequel ce dernier, opposant la théorie de *la force psychique* à celle de *la médium-*

nité, s'exprime de la sorte : « *La différence entre les partisans de la force psychique et ceux du spiritualisme consiste en ceci :* QUE NOUS SOUTENONS *qu'on n'a encore prouvé que d'une manière insuffisante qu'il existe un agent de direction autre que l'intelligence du médium, et qu'on n'a donné aucune espèce de preuve que ce sont les esprits des morts ; tandis que les spiritualistes acceptent comme article de foi, sans en demander plus de preuves, que ce sont les esprits des morts qui sont les seuls agents de la production de tous les phénomènes.* » J'ai fait suivre ce passage de la critique suivante : « *M. W. Crookes, on le voit, dans cette partie de son livre, n'est pas précisement spirite.* » Puis, à propos de la réalité des matérialisations de l'esprit de Katie King, reproduisant les propres termes de M. W. Crookes: « *Quant à imaginer que la Katie King des trois dernières années est le résultat d'une imposture, cela fait plus de violence à la raison et au bon sens que de croire qu'elle est ce qu'elle affirme elle-même...* » J'ai eu soin d'ajouter que son langage était : « *absolument contradictoire avec celui qu'il tenait à propos de la force psychique* ».

J'ai donc bien lu l'ouvrage du savant anglais.

Par exemple, votre seconde hypothèse se trouve parfaitement justifiée : j'avoue, en effet, humblement, ne pas avoir compris l'auteur; je vous saurais même un gré infini si vous vouliez bien me donner l'explication de son langage contradictoire ?

Quant à votre troisième hypothèse, à savoir que je conclus à la malhonnêteté du témoin, je n'y répondrai pas, pour la bonne raison que le mobile des actes de M. W. Crookes ne me regarde point. J'ai, du reste, limité moi-même le débat dans mon livre, en écrivant ce qui suit à la page 252 : « *Il s'agit d'une question de fait, et peu importe que M. W. Crookes soit un adversaire ou un adepte du Spiritisme, l'essentiel est de savoir si les phénomènes dont il parle sont réels.* » Toute la question est là, en effet; je n'ai donc pas à m'occuper de rechercher si M. W. Crookes appartient, ou non, à quelque *Tiers-Ordre*, ou *Haut-Consistoire*, ayant intérêt à accréditer l'existence de faux phénomènes ; cela, encore une fois, ne me regarde pas. Je me contenterai simplement de vous faire observer, monsieur Chevreuil, que vous avez omis une quatrième hypothèse, et que cette dernière, précisément, sera la mienne, si vous le voulez bien : c'est que, s'il n'est pas permis de douter un seul instant de la bonne foi de M. W. Crookes, ce que je vous accorde volontiers, *il y a tout lieu de supposer, par contre, qu'il a été mystifié par son sujet !* N'avons-nous pas été, vous comme moi, et combien d'autres, habilement dupés par le fameux Miller, jusqu'au jour où j'ai démasqué ce faux médium à matérialisations ?

Je m'en tiendrai donc à cette dernière hypothèse.

Laissez-moi vous dire, à mon tour, que lorsque vous avancez : *qu'il n'est*

pas permis de récuser le témoignage d'un savant tel que M. W. Crookes, vous parlez exactement comme le ferait un catholique au sujet de son pape, et je proteste hautement contre une pareille assertion : certes, la personnalité de M. W Crookes est des plus considérables, et chacun est obligé de reconnaître la haute valeur de ses travaux scientifiques, mais si ce grand savant fait autorité dans le monde de la physique, en revanche, dans le domaine du spiritisme, son témoignage n'a pas plus de valeur que celui d'un autre expérimentateur spirite ; d'autre part je doute fort que M. W. Crookes soit Allan Kardéciste ? Quant à croire aveuglément tout ce que dit cet éminent physicien relativement aux phénomènes absolument fantastiques qu'il affirme avoir obtenus, cela est une autre question : en matière d'expérimentation scientifique, en effet, tout chercheur doit prendre soin d'établir minutieusement les conditions ayant déterminé l'obtention des phénomènes, pour permettre à chacun d'expérimenter après lui et d'obtenir des résultats analogues : malheureusement pour M. W. Crookes, ses fameuses expériences n'ont jamais pu être renouvelées, si ce n'est par des charlatans et des imposteurs : j'en conclus qu'il ne faut les accueillir qu'avec les plus expresses réserves.

D'ailleurs, la théorie émise pour accréditer la possibilité de ces sortes de phénomènes est essentiellement *animiste*, c'est-à-dire *antispirite* : elle repose uniquement sur cette croyance que l'homme *a le pouvoir*, grâce à son corps astral, ou périsprit, de sortir de son corps matériel, d'agir à distance et de se rendre visible et même tangible, d'exercer diverses actions sur la matière, etc.., le corps astral, d'après cette théorie, serait *le double fluidique* du corps humain, ayant la même forme que lui, etc... Malheureusement pour les animistes, la matérialité possible du corps astral est encore à démontrer, et personne, jusqu'à présent, n'a pu expérimentalement se rendre compte de ses propriétés extraordinaires, ni même l'apercevoir — du reste il ne peut guère en être autrement, *puisque le périsprit, c'est-à-dire la radiation de l'esprit, ou le corps fluidique, est invisible à l'homme*, du moins c'est ce que nous ont toujours enseigné les Esprits !

Pour pouvoir croire à la réalité des phénomènes dits *transcendants*, il faudrait donc prouver auparavant : d'une part, la réalité des divers degrés de matérialité des *fluides*, et, d'autre part, la double action que ces fluides sont susceptibles d'exercer tant sur la matière brute que sur la matière animée : or, cela ne peut pas se prouver, *puisque les fluides sont invisibles, et perceptibles seulement pour les médiums, suivant les lois qui régissent les rapports des désincarnés avec les incarnés*. Il me paraît donc difficile, dans l'espèce, je dirai même imprudent, d'affirmer la réalité de la matérialisation, par exemple, considérée non plus comme une *apparition fluidique*, phénomène ordinaire du spiritisme, mais comme une véritable *dématérialisation* et *rematérialisation* du corps d'un médium, effectuées par un Esprit, conception

animiste, absolument fantastique, à mon avis, ne reposant sur aucun fondement : c'est, en effet, sur cette théorie animiste *du pouvoir* que se sont établies les ridicules croyances à la magie et à la sorcellerie, avec ses enchantements, envoûtements, amulettes et talismans — instruments merveilleux de terreur et de domination — dont le Spiritisme a fait justice.

Je m'en tiendrai donc, Messieurs, au système purement spirite de la *médiumnité passive et de l'invisibilité des fluides pour notre œil mortel* — cette opinion, du reste, comme je l'ai indiqué dans mon livre, a été celle de tous les Sages de l'antiquité, notamment de Socrate, de Jésus, de Mahomet — et je ne croirai aux phénomènes dits *transcendants* que le jour où il sera possible de les expérimenter ; mais, si j'en crois les nombreux groupes spirites qui ont essayé d'obtenir ces sortes de manifestations, et qui, comme moi, n'ont *jamais pu y parvenir*, j'ai bien peur d'être obligé d'attendre... indéfiniment !

Je vous prie d'agréer, Messieurs, la cordiale expression de mes sentiments fraternels.

PHARASIUS.

La Sociologie Spirite

Le renchérissement de la vie

Un lecteur de la *Revue Spirite* m'écrit : « Cher monsieur, vous prétendez que le spiritisme a son mot à dire dans la question sociale, et vous en donnez un exemple qui, je l'avoue, n'est pas décourageant.

« Serait-il indiscret de vous demander votre avis sur la question si discutée du renchérissement des moyens d'existence et de vous prier de montrer ses rapports avec le spiritisme, d'indiquer en quoi le spiritisme peut contribuer à la solution de ce problème d'importance capitale ? »

J'ai répondu à ce lecteur un peu sommairement, comme on est obligé de le faire par correspondance ; mais il est possible que d'autres lecteurs aient pensé ce qu'a dit celui-ci. Peut-être donc ne sera-t-il pas inutile de répondre publiquement à la question proposée.

Quoique mon intention n'était pas, dans ces études de *sociologie spirite*, de suivre l'actualité et qu'après le *homestead* et l'émigration rurale je me proposais d'aborder le problème de la population avant celui des subsistances, la question du coût progressif de la vie est assez importante et pressante pour ne pas l'ajourner à plus tard.

Je vais donc essayer de satisfaire mes lecteurs, ou du moins de résumer l'état de la question, de remonter aux causes et d'exposer quelques idées spirites, qui provoqueront sans doute des oppositions et des discussions, desquelles, peut-être, jaillira un peu de lumière.

I. — La hausse des prix de toutes choses, ou à peu près, est un fait général. Cependant elle se fait sentir plus ou moins selon les pays. Il y a donc à ce phénomène des causes générales et des causes spéciales. Le renchérissement date de loin ; mais il n'a pris un développement rapide et critique que depuis quelques années.

Les statisticiens et les professionnels de l'économie politique académique, qui ferment les yeux sur le monde extérieur et ne les fixent que sur leurs *index numbers*, ont été les derniers à s'apercevoir de ce mouvement. L'année dernière encore, ils soutenaient que la hausse n'existait pas ou n'était qu'insignifiante et qu'elle n'aurait pas de suite.

Les événements ont marché et il n'y a plus personne qui nie la réalité et le danger de la crise. Quant à ses causes, les opinions les plus diverses sont proposées et soutenues plus ou moins brillamment.

C'est d'abord la température exceptionnelle de ces dernières années : deux années humides et froides, suivies d'une année de chaleur et de sécheresse prolongées comme on n'en avait peut-être pas vu de mémoire d'homme.

Cette cause est réelle et explique la cherté de certains produits : les légumes verts, les fourrages et, indirectement, le lait, le beurre, la viande. Mais il ne faut pas croire que cette cause explique tout et que l'année prochaine, si elle est bonne, tout rentrera dans l'ordre ancien.

Il y a eu, depuis un siècle, bien d'autres intempéries et la hausse des prix n'a pas été si rapide et si générale.

Les chaleurs et les froideurs, les sécheresses et les inondations ne sont pas universelles, et depuis plus d'un siècle, grâce à la liberté du commerce, et, par suite, à son activité, et, par suite de cette activité, à la rapidité des transports, les famines des anciens temps ne sont plus qu'un souvenir et les disettes ne se sentent presque plus, car les nations sont devenues comme des vases communicants où le niveau des prix de toutes choses tend à s'établir et s'établit en effet, s'il n'en est pas empêché par des obstacles artificiels.

II. — Une autre cause invoquée avec plus de raison, est la progression incessante des impôts. Il est certain que les impôts s'ajoutent aux frais de production et font hausser les prix de toutes choses.

Les pays les plus imposés sont, toutes choses égales d'ailleurs, ceux où la vie est la plus chère et les salaires réels proportionnellement moins élevés.

L'influence des impôts sur le coût de la vie est surtout visible dans les pays neufs qui entrent dans le mouvement dit civilisateur.

Le Japon, par exemple. Il y a cinquante ans, les denrées y étaient à vil prix. Pour que le gouvernement pousse à la roue du progrès, il lui faut de l'argent. Il établit des impôts, les augmente, les multiplie et, à mesure que le budget augmente, le prix de tous les produits s'élève plus ou moins ; à la suite de la hausse des prix des denrées vient celle des salaires, mais à la suite seulement et non sans peine.

Et cette hausse des salaires contribue, à son tour, à faire hausser davantage encore les prix des produits, car les salaires entrent pour une bonne part dans les frais de production.

On a donc vu au Japon, comme en beaucoup d'autres pays, monter graduellement le coût de la vie à mesure que le budget grossissait. Mais, dans ce cas, la hausse des produits est graduelle, comme celle des impôts. Cette cause ne suffit donc pas à expliquer le phénomène de hausse presque subite auquel nous assistons.

III. — Les gens qui ignorent les lois naturelles économiques et ceux qui, les connaissant, sont ou se croient intéressés à tromper le peuple, accusent les intermédiaires, les spéculateurs, d'accaparer les produits et d'être les auteurs de la hausse.

Mais ceux qui connaissent les lois économiques savent que cette opinion est tout juste le contraire de la vérité.

Les spéculateurs sont les vrais organisateurs de l'équilibre économique ; ce sont eux qui débarrassent le pays A de sa production surabondante et la portent au pays B où elle fait défaut. Les spéculateurs réparent les fautes de la nature, si faute il y a, en ce que les pays sont divers par leurs climats et leurs productions naturelles.

S'il n'y avait pas de spéculateurs, nous n'aurions pas les produits étrangers que notre sol ne produit pas et nous ne pourrions expédier à l'étranger les produits que nous avons en surabondance. Sans eux, plus d'importations ni d'exportations.

Depuis plus d'un siècle, les spéculateurs jouissent d'une liberté, sinon absolue, du moins plus large que sous l'ancien régime. C'est à eux que nous devons la disparition des famines et la rareté des disettes. Ce qui prouve péremptoirement que la spéculation n'est pas mauvaise et n'est pas la cause de la crise présente, c'est qu'elle fonctionne toujours et qu'on ne s'en plaint que rarement et, d'ailleurs, à tort.

En temps de hausse des prix, les intermédiaires ne souffrent pas moins que les autres. Nous sommes d'ailleurs tous intermédiaires.

Le boucher, le boulanger, le fruitier, etc., ne gagnent pas à ce que le bétail, le blé, les légumes et les fruits soient plus chers. Ils y perdent au contraire :

1° parce que la cherté raréfie la demande, donc la vente, donc le profit; 2° parce que chacun d'eux ne fournit qu'un produit et achète tous les autres pour sa consommation.

Ainsi, en temps de cherté, chacun gagne moins sur ce qu'il vend, et perd sur tout ce qu'il achète.

Les intermédiaires sont les premiers à subir l'influence de la hausse, et ils ne peuvent pas facilement la rejeter sur les producteurs ni sur les consommateurs : ils sont pris entre l'enclume et le marteau. Il ne dépend pas d'eux d'abaisser leurs prix d'achat ni leurs prix de vente. Plus les prix haussent, moins les intermédiaires gagnent.

IV. — Si l'on remonte à l'origine des impôts, on constate qu'ils sont levés sur tout le peuple ou la grande majorité et au profit d'un petit nombre. Les gens qui exercent les professions dites libérales : prêtres, savants, poètes, lettrés, magistrats, médecins, artistes et professeurs, sont ceux qui se partagent plus ou moins inégalement le produit des impôts.

Ceux qui paient et ne jouissent pas cherchent à se soustraire à cette charge. Les moins endurants et les plus ambitieux se coalisent dans ce but. Ils ont deux moyens à leur disposition : faire supprimer les privilèges des *professionnistes* (1), et, par suite, les impôts, ou se faire privilégier eux-mêmes. Ils recourent ordinairement au second moyen.

C'est ainsi que les commerçants et les industriels se sont fait accorder par l'État des privilèges et faveurs sous diverses formes, dont la principale est aujourd'hui la protection douanière. Ils font mettre des droits d'entrée sur les produits étrangers, afin de pouvoir élever d'autant les prix de leurs propres marchandises ; quelquefois ils obtiennent des primes à la sortie des produits indigènes.

Cette protection est une cause de hausse des prix des produits protégés et, par répercussion, des autres produits ; mais, comme pour les impôts, la hausse est lente, peu sensible ; on en souffre, mais on la supporte, on s'y fait. Il en résulte une hausse nominale de toutes choses, un nouvel équilibre.

Le régime protecteur ne suffit donc pas pour expliquer la hausse subite de ces derniers temps.

Le protectionnisme a été en vigueur pendant la première moitié du XIX^e^ siècle ; on en a souffert comme d'une maladie de langueur, comme d'une fièvre adynamique.

Ce régime a été considérablement restreint sous le second Empire. C'est ce qui explique la prospérité économique de cette époque. Sans cela nous n'aurions pas eu les chemins de fer ; sans cela nous n'aurions pas pu payer l'indemnité de guerre de 5 milliards.

(1) En Italie on appelle *professionnistes* les gens qui exercent les professions dites *libérales*.

La troisième République est revenue aux vieux errements de la Monarchie. A plusieurs reprises elle a relevé les tarifs. Le malaise est revenu et a progressé, mais lentement.

Le régime protecteur est vieux et la hausse présente est nouvelle. Ce régime n'est donc pas la cause unique ni principale du mal dont nous souffrons.

Les économistes académiques croient pourtant voir dans ce régime l'unique cause du mal et prétendent que sa suppression suffirait pour y remédier.

Ces économistes n'ont qu'à demi raison.

Il est certain que le protectionnisme est un mal, une injustice, une iniquité, une source de mille maux matériels et moraux et qu'il est très désirable de renoncer à ce régime.

Mais cette mesure ne remédierait pas au mal présent; ce serait seulement un obstacle de moins au rééquilibre économique.

Depuis que ce système est en vigueur, chaque peuple s'est appliqué à se suffire, à se soustraire, comme disent nos intelligents diplomates, « au tribut de l'étranger ».

On y a plus ou moins mal réussi. Mais il est résulté de cette politique que personne n'a plus rien de trop, que les échanges internationaux ont été amoindris et qu'ils sont incapables de rétablir promptement l'équilibre rompu entre la production et la consommation.

Prenons un exemple. Les États-Unis nous fournissaient beaucoup de blé à bon marché. Nos propriétaires, au lieu de changer leur routine, de produire moins de blé, plus de bétail, de volailles, de plantes industrielles, etc., se sont fait octroyer des droits de douane.

Qu'est-il arrivé? Les Américains, ne pouvant plus nous vendre leurs blés, en ont moins produit; ne pouvant prendre en échange nos produits industriels, ils se sont mis à fabriquer eux-mêmes ceux-ci. De sorte qu'aujourd'hui, si la récolte de blé manquait en France, les Américains n'en auraient plus à nous offrir; et même s'ils en avaient, nous ne pourrions les acheter, faute de pouvoir leur offrir des produits industriels plus avantageux que les leurs.

Le système protectionniste tend, comme on le voit, à nous ramener au chacun chez soi de l'ancien régime, et, par conséquent, à la disette, à la famine.

Il est une cause de cherté de la vie, mais il n'est pas la principale. Où est donc cette cause dominante?

Puisque le fait de la cherté de la vie est de date récente, la cause doit en être à peu près contemporaine. Quel événement contemporain peut expliquer ce fait (1)?

(1) Je ne m'arrête pas à plusieurs autres causes invoquées par certains économistes et

V. — Qu'y a-t-il eu de particulier en ce commencement de siècle qui ait pu produire une hausse considérable et si rapide des prix de toutes choses?

Rien de plus remarquable en économie que la législation dite *sociale*.

Quels sont l'origine et le but de cette législation ?

Nous avons vu que la protection accordée aux professionnistes a engendré tout logiquement — logique dans l'absurde — la protection industrielle et commerciale. Cette protection, sollicitée et obtenue par les capitalistes, les propriétaires et les entrepreneurs, en un mot par les *bourgeois*, tourne tout naturellement au détriment des consommateurs et particulièrement des ouvriers, des prolétaires. Pour échapper à cette charge, les professionnistes, qui font la cuisine budgétaire, augmentent, directement ou indirectement, les impôts qui, comme nous l'avons vu, tournent à leur profit.

Mais les ouvriers n'ont aucun moyen légal d'échapper, ni à la charge protectionniste, ni à la surcharge d'impôts qui s'ensuit. Ou plutôt ils en ont deux à leur choix, surtout dans les États démocratiques, à suffrage universel.

Ils pensent demander — et obtenir puisqu'ils sont le nombre et la force — la suppression des deux protections (professionniste et patronale) causes premières du désordre, ou l'extension à eux-mêmes du régime protecteur.

C'est ce dernier parti qu'ils ont pris, consciemment ou inconsciemment, formellement ou tacitement, et le but de la législation sociale est précisément de faire profiter — ou souffrir — les ouvriers de la protection de l'État, comme en profitent — ou en souffrent — les professionnistes et les bourgeois.

Les moyens employés pour atteindre ce but se réduisent à deux : 1° augmentation des salaires ; 2° diminution de la durée et de l'intensité du travail.

Gagner le plus et travailler le moins possible, non pas sous un régime de liberté, mais sous un régime d'autorité, tel est l'idéal, du haut en bas de l'échelle, de la démocratie moderne.

Si ce régime est mauvais, les ouvriers sont plus excusables que les patrons, et les bourgeois moins coupables que les professionnistes, qui se disent l'élite et qui prétendent diriger et régenter la société.

Si ce régime est bon, nous ne pouvons reprocher aux ouvriers que d'avoir trop tardé à l'adopter, à suivre l'exemple de leurs chefs naturels ; et aux dirigeants appartient toute la gloire et tout l'honneur d'avoir imaginé et généralisé un pareil système social : le système de la protection universelle.

VI. — On connaît l'arbre à ses fruits. Voyons donc un peu quels sont les fruits du banian protectionniste (1).

trop faciles à réfuter par le raisonnement et par les faits. Par exemple, la surproduction de l'or. On sait qu'il y a eu sous l'Empire grande abondance d'or, accompagnée de grande prospérité et non de hausse brusque des prix. L'or est facile à liquéfier et prend vite son niveau.

(1) Le banian est un arbre des pays tropicaux dont les branches plongent en terre, y prennent racine, repoussent de nouvelles tiges, et ainsi de suite.

La loi *naturelle* de l'offre et de la demande des produits et des services régit toute l'économie humaine ; elle règle les prix de toutes choses, inexorablement. Elle s'applique à tout : aussi bien au travail qu'à la propriété, au capital, à l'agriculture, au commerce, à l'industrie, à la religion, aux arts, lettres et sciences.

Toute loi *humaine* qui lui porte atteinte trouble l'ordre social.

D'après ce principe, la main-d'œuvre entrant pour une grande part dans les frais de production, il est bien clair que plus les salaires montent et moins le travail est productif, plus le prix des produits et services doit s'élever.

Toute hausse générale des salaires fait nécessairement monter les prix de toutes choses.

Toute réduction générale du travail, en durée ou en intensité, produit un effet semblable, qui s'ajoute au premier.

Chaque hausse particulière des salaires fait monter les prix dans l'industrie affectée, et, de proche en proche, dans toutes les autres.

Il en est de même de chaque réduction de la durée du travail.

S'il en est ainsi, quels sont les fruits, par exemple, de la loi du repos hebdomadaire et des *ponts* qui la complètent ?

Il est aisé de comprendre : 1° que toutes choses égales d'ailleurs, on ne produira pas autant en 280 ou 300 jours qu'en 320 ou 350 ; 2° que la réduction de la journée de travail sera accompagnée d'une diminution proportionnelle de sa productivité.

A moins que l'intensité du travail ne compense les effets de la réduction du nombre de jours de l'année et du nombre d'heures de la journée.

Mais on sait que c'est tout le contraire qui se passe. Plus le législateur s'efforce de réduire la durée du travail, plus, de son côté le syndicaliste s'efforce de réduire aussi son efficacité ; il en arrive jusqu'au sabotage, non seulement du temps, mais des outils et des matières premières.

Dans ces conditions, il est impossible que la hausse des prix ne se manifeste pas avec d'autant plus d'intensité et de rapidité que la loi naturelle de l'offre et de la demande sera plus neutralisée par la loi artificielle et arbitraire du législateur-protecteur de l'ouvrier.

Tant que l'État n'a protégé que les patrons, l'équilibre économique n'a été troublé que sur une petite échelle, les effets ne se sont fait sentir que peu et lentement ; un nouvel équilibre s'est établi, toujours moins stable que le précédent, mais suffisant pour que le malaise fût supportable.

Aujourd'hui que la protection officielle s'étend à toute la classe ouvrière, de la ville d'abord, de la campagne ensuite, il est aisé de comprendre que le déséquilibre ait été plus brusque et soit devenu d'une intensité sans précédent. Ce n'est plus un malaise, c'est une fièvre ardente, très ardente.

Et la législation *sociale* (qui serait sans doute plus justement appelée *anti-*

sociale), n'est encore que dans l'enfance. On nous promet tout un Code !

VII. — Quand tout le monde est protégé, non seulement personne ne l'est plus, mais chacun est déprotégé ; car il faut payer les frais de la protection sans en jouir. Or, ces frais ne sont pas légers et ne vont pas petit train.

Pour s'en rendre compte, il suffit de voir quelle a été la progression des budgets depuis un demi-siècle.

Il est donc impossible d'aller plus loin dans cette voie : il faut reculer ou sauter, déprotéger ou mourir.

— Mourir ? Y pensez-vous ?

— Pourquoi pas ? Serions-nous le premier peuple à qui cela soit arrivé ?

Parcourez le globe et quand vous verrez des ruines au milieu d'un désert, interrogez le pasteur ou le chasseur qui le parcourt.

Il vous dira : Ici fut telle nation, très populeuse, très civilisée. — Qu'est-elle devenue ? — Je n'en sais rien. Et ici ? Qui a levé et orienté les alignements de ces menhirs ? qui a construit ces cromlechs et ces dolmens ? — Je ne sais pas. — Et qui a élevé ces pyramides et les a orientées ? — Je l'ignore — Et qui a construit ces temples, ces statues qui les remplissent ? — Sans doute ils ne se sont pas faits tout seuls, mais je n'ai jamais entendu dire que quelqu'un les ait édifiés.

Si vous n'êtes pas satisfait de ces réponses, interrogez l'histoire et la tradition ; et si vous lisez bien, dans les lignes et entre les lignes, vous découvrirez que la cause première de la déchéance, de la disparition de ces civilisations historiques ou préhistoriques a été la protection d'une ou de plusieurs classes de la population.

Et vous vous direz très logiquement : si la protection partielle peut produire un pareil désastre : la mort d'un peuple et de sa civilisation, à combien plus forte raison la protection généralisée à laquelle nous sommes parvenus.

Et vous vous demanderez non moins logiquement : Est-ce donc là une fatalité, une loi de la nature ?

Non, car la protection est d'institution humaine ; elle est établie par les hommes, pour se soustraire à la loi naturelle (donc divine), de l'offre et de la demande.

Si ce n'est pas une fatalité, qui pourra nous préserver du sort qui nous menace : la décadence et la mort ?

Il y a à la tête des peuples modernes deux *élites*, deux partis qui prétendent diriger et préserver les nations : la Religion et la Science, l'Église et l'École.

Il n'y a nulle apparence que l'un ou l'autre de ces partis puisse nous sauver, puisque, nous l'avons vu, ils ont été et sont encore les initiateurs et les propagateurs du régime qui nous épuise et nous tue.

Puisque ni la Religion officielle, ni la Science officielle ne peuvent nous

sortir de l'impasse où elles nous ont mis, voyons si la religion et la science irrégulière, la doctrine spirite peut nous donner quelque espérance de régénération .Que nous enseigne-t-elle ? Que nous conseille-t-elle ?

VIII. — Le régime protecteur et son complément le régime *imposteur* (1) qui ont été organisés par *l'élite*, l'ont été, nous l'avons vu, pour soustraire l'élite d'abord, la bourgeoisie ensuite et enfin le prolétariat à la *loi naturelle* de l'offre et de la demande, qui est la *loi divine* (à moins de supposer qu'il y ait deux lois, deux législateurs, deux dieux qui régissent l'univers).

Le régime protecteur est donc athée par essence. Et ses promoteurs le sont aussi, consciemment ou inconsciemment.

Les prêtres et les savants qui érigent en système la protection, à leur profit ou non, supposent que Dieu n'a pas su, pu ou voulu pourvoir à l'ordre social; que la loi naturelle, — qui consiste, je le répète, en la loi d'offre et demande des produits et des services d'ordre spirituel aussi bien que matériel, — ne peut convenir pour établir l'harmonie entre les hommes réunis en sociétés.

Ils vont plus loin, ils affirment positivement que cette loi est la source de tout le désordre et de tous les maux sociaux.

Ils affirment, mais ils ne prouvent pas.

S'il en était ainsi qu'ils disent, il n'y aurait pas de salut ; notre arrêt de mort comme nation serait signé et, fatalement, serait exécuté.

Contre l'Eglise et la Science, le Spiritisme se lève et dit que Dieu est Dieu, qu'il n'y a dans l'univers qu'un législateur et que la loi des sociétés humaines, établie par lui et imprimée dans tous les cœurs, — ce qui ne veut pas dire qu'elle soit toujours présente aux mémoires ni clairement perceptible aux intelligences, mais qu'elle les avertit, les dirige, les soutient, les relève ; — cette loi est la loi de réciprocité des services, la charité *bien ordonnée*, qui consiste à aimer son prochain *comme* soi-même, à ne pas faire à autrui ce qu'on ne voudrait pas subir soi-même.

Cette loi est ce que les économistes appellent la loi du libre échange des services ou la loi de l'offre et de la demande.

La loi de charité est bien admise par l'Eglise, mais en théorie seulement, et ils l'ordonnent mal.

Elle n'est admise qu'en théorie puisque l'Eglise n'a jamais cessé de réclamer des *privilèges* qu'elle appelle ses *libertés*, et qui sont des atteintes à la liberté des autres et des négations de la loi du libre échange des services.

La charité catholique est mal ordonnée parce que l'Eglise non seulement conseille, mais prescrit, impose le sacrifice de soi aux autres, ce qui est absurde, et surtout à elle-même, ce qui est inique et anti-social.

(1) Bodin, dans sa *République*, appelait *imposteurs* ceux qui créaient et percevaient les impôts qui, de *volontaires*, devenaient ainsi *forcés*.

La Science, tout en condamnant, en théorie, la charité catholique, l'admet en pratique sous le nom de solidarité.

La solidarité scientifique n'est pas plus rationnelle et pas moins dangereuse que la charité catholique ; elle conduit aux mêmes conséquences et mérite les mêmes objections et la même condamnation.

Bref, théologiens et savants croient — où parlent et agissent comme s'ils croyaient — que le Seigneur Dieu a mal ordonné le monde physique, moral et social, et, modestement, ils entreprennent de corriger son œuvre, de substituer *leurs lois*, — les élucubrations de leur cerveau, leurs intérêts, leurs passions, — aux *lois de la nature*.

C'est ainsi qu'ils nous ont conduits où nous en sommes. Il nous a suffi pour cela de les laisser faire.

IX. — Le spiritisme démontre rationnellement et expérimentalement que l'âme humaine possède une existence autonome; indépendante de celle du corps et qu'elle survit à ce corps.

Il en conclut que l'âme est une émanation de la divinité, une étincelle divine, un *talent* que l'Être des êtres nous a confié pour le faire fructifier.

Sur ce point le spiritisme est d'accord, en théorie, avec la plupart des théologies, qui disent que Dieu est en nous et qu'il ne s'agit que de l'y chercher pour le découvrir.

Des démonstrations du spiritisme il résulte que les âmes ont vécu (animé des corps) un grand nombre de fois et qu'elles revivront indéfiniment; que l'état présent de chacune d'elles est la conséquence de ses vies passées, de l'usage qu'elle a fait de l'étincelle divine, de la manière dont elle a fait valoir son *talent*.

La vie présente est donc le résultat final de toutes ses vies antérieures, et le principe initial de ses vies ultérieures. L'âme récolte son passé et ensemence son avenir.

S'il en est ainsi, le vieil adage : le monde va de soi, est la vérité même, et, l'on peut dire avec Rivarol : Tout État est un vaisseau mystérieux qui a ses ancres (ou plus exactement, son gouvernail) dans le ciel.

S'il en est ainsi, la charité spirite consiste à respecter la liberté de son semblable. Chacun doit faire valoir son *talent* de la façon qu'il juge lui-même à propos. S'il le place mal aujourd'hui, il en perdra les intérêts et la leçon lui servira pour le mieux placer demain. Personne n'a le droit ni le devoir de se substituer à lui. Prétendre le servir, c'est risquer de lui nuire, avec les meilleures intentions.

C'est par l'exercice que les facultés se développent. Si, par charité, vous imposez à votre prochain votre direction, vos ordres, vous l'empêchez d'agir lui-même, donc, de progresser.

Le gouvernail social étant au ciel, l'État ne doit ni persécuter, ni proté-

ger, ni empêcher, ni dispenser les individus ou les collectivités de penser, parler, agir comme ils le jugent à propos.

Chacun désapprouve la persécution de l'État, surtout quand il la subit ; mais personne ne combat la protection. Pourtant celle-ci est infiniment plus nuisible. C'est elle, je l'ai démontré, qui nous a conduits où nous en sommes. La cause connue de notre décadence, le remède est facile à indiquer mais difficile à appliquer.

Ce que je propose (la liberté absolue, ni persécution, ni surtout protections), est l'idéal. Il n'est donc pas réel, ni même complètement réalisable de sitôt ; mais il faut y viser, s'orienter dans ce sens, travailler avec courage, patience et persévérance à le réaliser partiellement et successivement.

Si nous n'y mettons la main au plus vite, l'histoire, la raison, la science ne nous indiquent aucun moyen d'éviter le sort de tant d'autres peuples, jadis puissants et civilisés, qui ont péri de la maladie dont nous sommes atteints au suprême degré : la folie de la protection.

ROUXEL.

La Grande Énigme (1)

DIEU ET L'UNIVERS

Par LÉON DENIS

APPRÉCIATIONS DE LA PRESSE

Journal des Débats, Paris, 26 septembre 1911 :

Dans ce livre, d'une rare élévation d'âme et de sentiments, M. Léon Denis propose une noble et séduisante explication de la destinée humaine. C'est par le spiritisme qu'il nous garantit l'immortalité, l'existence de Dieu et la vie future. M. Léon Denis est un esprit plein de hautes aspirations, qu'il exprime avec éloquence. Sa doctrine, largement spiritualiste, est exposée avec beaucoup de poésie. Il y a de belles descriptions de la nature : la mer, la forêt, la montagne, etc. A notre époque de désagrégation sociale ce livre est destiné à relever les espoirs et les courages défaillants. M. Léon Denis trouve que la science a fait beaucoup pour les cerveaux et très peu pour les âmes : il a voulu raviver dans les cœurs une foi plus jeune et plus vive,

(1) Un vol. in-18 de 332 pages. Prix : 2 francs, franco 2 fr. 30. Etranger : 2 fr. 60.

de morale à la fois idéale et scientifique. Nous ne discuterons pas sa thèse. Il nous suffit de signaler un livre généreux, élevé et sincère.

Revue Scientifique et Morale du Spiritisme, Paris, juillet 1911 :

Tous nos lecteurs connaissent l'œuvre déjà si vaste de Léon Denis et se sont plus d'une fois réconfortés à cette source vive, d'où jaillissent l'espoir et la consolation pendant les périodes tristes de l'existence. C'est une noble mission que celle d'éclairer ses frères moins avancés, surtout lorsque l'on peut parer son enseignement de toutes les grâces du style, jointes à la profondeur de la pensée. De tels écrivains honorent une école, et les spiritualistes n'ont jamais marchandé leur reconnaissance et leur admiration à l'auteur de tant de livres réconfortants.

Ce dernier venu, *la Grande Énigme*, est comme le couronnement de ses travaux antérieurs. On y retrouve cette émotion pénétrante que l'âme de Léon Denis ressent toujours devant les grands spectacles de la nature. Que ce soient les montagnes sourcilleuses aux fronts couronnés de glaciers, aux gorges profondes, aux pics dentelés, ou la mer caressante qui réflète le bleu du ciel, ou enfin la forêt fraîche et mystérieuse, dans laquelle se déploie la féerie du décor végétal, embaumé par les aromes qui s'exhalent de la terre, partout son âme entre en communication avec la nature : elle frémit aux accords de la vie universelle, aux murmures du vent et des eaux, aux bruissements des ramures, à la symphonie que forment les chants des oiseaux, tandis que d'autres fois elle est pénétrée par le grandiose silence des solitudes, alors que la pensée rêveuse suit la marche inexorable des étoiles, trouant de leurs scintillantes clartés le velours sombre de la nuit . . . .

. . . . . .

Une synthèse de l'enseignement spiritualiste, sous forme de demandes et de réponses, termine dignement l'ouvrage et permet d'embrasser dans son ensemble cette noble doctrine, qui ouvre à la pensée de nouveaux horizons et offre au cœur des satisfactions intimes que l'on ne saurait trouver ailleurs. Ce livre est un nouveau fleuron ajouté à la couronne littéraire et philosophique de Léon Denis, qui compte déjà tant de perles brillantes.

G. Delanne.

Bulletin de la Société d'Études psychiques de Nancy, août 1911 :

Nous aimons la parole élégante et facile de M. Léon Denis ; ses périodes claires et harmonieuses nous charment, et sa chaude éloquence fait vibrer notre âme ; mais, si l'orateur sait nous toucher et nous émouvoir, c'est surtout le puissant écrivain spiritualiste qui nous persuade et nous captive ; son œuvre est admirable.

C'est donc avec un profond intérêt et un plaisir extrême que nous avons lu et relu son dernier ouvrage : *La Grande Énigme : Dieu et l'Univers*, qui est la quintessence des premiers et nous paraît vraiment d'inspiration évangélique. Quelles impressions délicieuses il nous a laissées ! et comment les exprimer sans copier l'auteur lui-même, possédant à fond l'art de bien dire ? Il faut se contenter de répéter ce que nous avons proclamé à chaque page lue : rien de plus vrai ! rien de plus beau ! rien de meilleur ! et de recommander l'attrayante lecture de ce livre de profonde science, de moralité supérieure, de haute vertu, tout imprégné de poésie.

COLONEL COLLET,
Président de la Société.

PRÉDICTIONS

Ma sœur, Mme Veuve Henry, fait partie, à Boulogne-sur-Seine, d'un groupe spirite intime, où les Esprits donnent des communications fort remarquables et même parfois des *prédictions*.

Voici, dans leur ordre chronologique, quelques-unes de ces dernières que l'Esprit de son mari y fit à Mme Henry :

Le 16 août 1911. Il lui annonce la désincarnation prochaine de notre frère habitant Louvain (Belgique).

Ma sœur ne peut croire à cette prédiction, parce que notre frère relevant d'une grave maladie, nous avait informés le 24 juillet, de sa complète guérison.

Elle y croit d'autant moins que, depuis cette date, il nous avait donné, à plusieurs reprises, d'excellentes nouvelles de sa santé et que, d'autre part, son entourage le considérait comme tout-à-fait rétabli.

Le 24 août. Une amie *médium* vient voir ma sœur et obtient chez elle un message typtologique, toujours de l'Esprit de son mari disant de ne pas se créer des illusions ; qu'il était parfaitement inutile d'engager notre frère à venir à Paris consulter un spécialiste très renommé, que venait de lui recommander cette amie et dont ma sœur allait prendre l'adresse.

L'Esprit affirme que tout était inutile ; que notre frère quitterait la terre dans quelques mois.

Le 27 août. Nouvelle alarmante de Louvain : notre frère va mal.

Le 6 septembre. Notre frère va un peu plus mal. Ma sœur désire partir pour Louvain. L'Esprit de son mari s'y oppose disant que sa présence y était inutile et serait plutôt une gêne.

Le 14 septembre. Il s'est produit un grand changement dans l'état de santé de notre frère : il va de mieux en mieux.

Le 12 octobre. Il se sent tout à fait bien. Le goût du tabac lui est revenu. Il se promène tous les jours pendant deux heures, fumant son cigare ; il mange et dort bien et se considère comme se trouvant de nouveau dans son état normal. Il est gai et très en train. Nous sommes heureux et ravis de ce grand changement, et plus que jamais notre foi en la préscience des Esprits chancèle.

Le 19 octobre, une lettre de notre frère nous annonce de nouveau que sa guérison est complète ; mais, en même temps, ma sœur reçoit dans son groupe intime de Boulogne un nouveau message de l'Esprit de son mari lui disant d'avoir du courage, que la fin approche.

Le 23 octobre. A dix heures du matin, nous recevons un télégramme annonçant le décès de notre cher frère, survenu à 5 heures.

A 6 heures, deux coups sont frappés à la tête du lit de ma sœur, donc quatre heures avant la réception de la dépêche télégraphique.

L'Esprit ne s'était donc pas trompé : il avait vu juste.

Est-ce à dire qu'il faille croire aveuglément aux communications spirites? Non, on doit apporter dans cette croyance la plus grande réserve. Il ne faut jamais renoncer à son libre arbitre, conserver toujours un honnête scepticisme et n'accepter les messages que dans la mesure où ils peuvent être vérifiés et contrôlés.

GÉNÉRAL H.-C. FIX.

L'ÉVOLUTION DES SCIENCES PSYCHIQUES

IV

Le Spiritisme théorique et pratique
Considérations générales

La philosophie spirite est essentiellement une science d'observation : le spiritisme ne peut être étudié à volonté : il faut attendre que le fait se présente et ne pas vouloir le forcer ni l'attirer malgré lui.

Il est inutile de s'exciter à vouloir réussir quand on ne peut pas. Le seul moyen, c'est la prière : Dieu et ses messagers donnent toujours des fluides à ceux qui en manquent et qui les lui demandent humblement. Jésus accorde toujours aux petits, non pas aux petits d'intelligence, mais aux petits de cœur, aux modestes, aux humbles.

Les spirites qui ne se donnent pas la peine de recourir à la prière, n'ont que de piètres résultats.

Il faut pour avoir de bons esprits auprès de soi, et n'être pas mystifié, toujours demander à Dieu de vous protéger en vous envoyant ses bons esprits et d'éloigner les mauvais esprits qui ne cherchent qu'à nuire.

Donc, lorsqu'on prend une table et qu'on se prépare à évoquer des esprits, il faut faire une prière chaque fois afin d'avoir des fluides abondants et purs.

Après avoir réussi, remercions Dieu et demandons la force morale nécessaire pour supporter nos épreuves.

Faisons du spiritisme sérieusement ; veillons d'abord à nos pensées, purifions notre cœur, ne soyons pas distraits, ne questionnons pas trop et n'abordons pas les sujets de curiosité ou d'avenir ; laissons plutôt les esprits nous parler de ce qu'ils voudront.

Les communications ne seront admises qu'après un très sévère contrôle, ce qu'on néglige trop souvent et ce qui fait un tort énorme à notre philosophie.

Si les spirites agissaient tous ainsi, il y aurait beaucoup moins d'obsédés d'abord et ensuite l'on ne verrait pas comme maintenant maintes personnes intelligentes et instruites traiter le spiritisme de farce ou de niaiserie, parce qu'ils ont assisté à des séances peu sérieuses où les esprits ne disaient que des insanités souvent sous des noms célèbres.

En agissant sérieusement les esprits nous renseignent sur le meilleur mode de communication et nous donnent des conseils pour la réussite de nos expériences.

Voici la ligne de conduite à conseiller :

Former un groupe composé de quatre à dix personnes ; demander à Dieu de vous envoyer un protecteur pour vos séances, sans oublier de ne jamais faire de spiritisme pour l'amusement. Demander aux esprits la médiumnité de chacun, les esprits le disent volontiers et il n'y a plus qu'à suivre leurs instructions.

Les divers genres de médiumnité seront étudiés plus loin. En tout cas, il y a des précautions à prendre pour les médiums sensibles, précautions qu'on ne prend presque jamais et qui ne vont pas sans inconvénients.

La salle des séances doit être bien aérée avant les évocations, puis purifiée pour dissoudre les mauvais fluides, et aérée à nouveau.

Pour purifier fluidiquement l'air d'une pièce, il suffit d'y produire de la fumée d'encens ou de myrrhe (1).

Ces recommandations ont leur raison d'être surtout pour les médiums faibles, car les cas d'obsessions ont nui beaucoup à la propagation de la doc-

(1) A défaut de ces substances, le papier dit d'Arménie réussit bien.

trine spirite. De plus les esprits trouvant une ambiance meilleure, n'étant plus gênés par des fluides impurs et lourds, se communiquent plus facilement.

V

L'obsession des médiums

Les médiums qui font des questions d'intérêt personnel concernant l'avenir, ou bien encore qui, le soir avant de se coucher, font du spiritisme, sont sujets à l'obsession.

Qu'est-ce que l'obsession? C'est l'emprise d'un esprit pervers sur le corps d'un vivant, qui arrive parfois à ne plus résister aux impulsions que lui imprime l'obsesseur.

C'est un danger sérieux, car le malheureux obsédé n'est plus maître de son corps, il s'effraie de la moindre chose et ne peut plus attacher son attention à rien.

« La cure des obsessions graves requiert beaucoup de patience, de persévérance et de dévouement ; elle exige aussi du tact et de l'habileté pour ramener au bien des esprits souvent très pervers, endurcis et astucieux, car il en est de rebelles au dernier degré ; dans la plupart des cas, il faut se guider selon les circonstances ; mais quel que soit le caractère de l'esprit, il est un fait certain, c'est que l'on n'obtient rien par la contrainte ou la menace ; toute l'influence est dans l'ascendant moral. » (Allan Kardec, *Livre des Médiums*, chap. XXII.)

Si, par malheur, on s'est fait obséder, il ne faut pas perdre son temps, d'abord faire des frictions lentes sur la tête d'avant en arrière et du milieu vers les côtés, en priant Dieu de vous débarrasser des mauvaises influences, dire ensuite : « Au nom de Dieu tout-puissant, esprit qui me tourmentez, je vous somme de vous retirer. »

Allan Kardec proclame complètement inefficaces, les exorcismes, formules talismans, pratiques extérieures, etc., cependant réunis à l'ascendant moral indispensable, ils renforcent souvent son action ; le signe de croix, entre autres, marquant la dissolution, la rupture des fluides, appuyé d'une forte volonté et de l'aide de Dieu et des bons esprits, produit toujours un excellent effet. Au chapitre consacré aux talismans, le lecteur trouvera aussi quelques données là-dessus.

« L'obsession longtemps prolongée peut occasionner des désordres pathologiques, et requiert parfois un traitement simultané ou consécutif, soit magnétique, soit médical, pour rétablir l'organisme. » (Allan Kardec, *Liv. des Méd.*, chap. XXII.)

Au point de vue magnétique, il faut un guérisseur, bon médium et de

moralité impeccable, qui remplace le mauvais fluide par un bon fluide. (Voir Allan Kardec, *Liv. des Médiums.*)

Au point de vue médical, il est à recommander l'oranger, le romarin, le thym, la valériane, l'iris, le lilas, la mélisse, la rose, la verveine, la fougère, e pavot, la violette et le chrysanthème, en tisanes ou en parfums selon la plante, l'efficacité étant variable selon les personnes. Il est utile d'y joindre un régime fortifiant.

(*A suivre.*) M. J.

Nouvelles recherches théoriques sur l'âme humaine

Sans aborder le domaine expérimental, il est possible d'étudier par introspection l'âme humaine. Cette étude purement théorique ne peut se faire à l'aide des procédés ordinaires des sciences; l'expérience, l'observation qui en sont les soutiens cèdent ici le pas à l'étude personnelle du moi.

Nous ne rééditerons pas ici les données philosophiques classiques sur ce sujet; ce sont purement et simplement des réflexions personnelles, d'autant plus personnelles que nous ne citerons aucun préjugé, aucune idée toute faite.

Qu'est-ce que le moi? est la première question que la penseur se pose. Pourquoi avons-nous un moi différent de celui des autres hommes?

Le moi est la synthèse de toutes nos pensées, de toutes nos sensations physiques et morales, de nos perceptions et de nos actions, la base de notre sentiment d'être.

Nous sommes, cela est le premier axiome. Si nous ne sommes pas, sur quoi pourrons-nous appuyer nos raisonnements, sur quelle raison modèlerons-nous nos pensées?

Nous sommes premièrement.

Notre moi est-il matériel, produit de nos organes, ou spirituel, producteur de nos organes?

Peut-être est-il l'un et l'autre.

Si la première proposition est vraie, étudions nos organes; la physiologie, la médecine, impuissantes la plupart du temps, la biologie nous répondront.

Quoi? Pas grand'chose, que nos pensées sont un produit du cerveau, qu'elles sont la résultante de nos sensations et qu'il ne nous est pas possible d'en savoir davantage. Aveu précieux, mais peu satisfaisant pour le cœur et pour l'esprit.

Supposons cette hypothèse assez vérifiée pour l'accepter (1) et supposons

(1) Nous verrons plus loin qu'elle se réfute d'elle-même.

également qu'elle possède assez de force pour nous retenir sur la pente du spiritualisme mystique.

Avons-nous plus de raisons de croire à cette affirmation des matérialistes qu'aux mystiques? Sur quoi se basent-ils pour parler ainsi? Quelles sont les expériences affirmant catégoriquement la *non existence* d'un principe spirituel.

Voilà ce que les matérialistes doivent nous donner pour que nous acceptions leurs théories. Tant qu'ils ne nous auront rien donné, ménageons notre admiration à leur égard.

Si notre véritable moi est issu de la matière, qui est infiniment variable et se modifie sans cesse, comment reste-t-il le même et comment expliquer pourquoi la maladie qui souvent nous fait perdre nos facultés, ne nous fait pas perdre la notion d'être?

Laissons les matérialistes se débrouiller dans l'écheveau de leurs combinaisons savamment élaborées et restons ce que nous sommes, spiritualistes.

L'âme est pour nous le véritable moi, c'est en elle que nous plaçons nos facultés, et voyant en le corps un instrument, nous n'attachons pas l'importance puérile à cet appui que lui accordent les néantistes de l'âme.

Avons-nous un moi conscient distinct de l'âme? Oui et non. Oui, si nous considérons l'esprit incarné, l'homme vivant, subordonné à son corps, à son instrument. Non, si nous nous plaçons au point de vue théorique.

L'âme reçoit les impressions, les sensations par l'intermédiaire du corps, et si ce dernier les lui transmet avec des inexactitudes, comme un mauvais instrument, alors, l'âme n'est pas ce qu'elle devrait être, ses impressions lui faussent ses facultés propres, puisqu'elles sont faussées elles-mêmes.

Du reste, il est difficile d'admettre que l'âme est un esprit absolument dégagé de toute substance et cette substance, si épurée soit-elle, est une sorte de matière, mais quintessenciée.

Que le cerveau ajoute des facultés à l'âme, lui crée en quelque sorte de la pensée, réflexion de ses propres impressions, c'est possible, et cela justifie ce que nous avons dit plus haut, que, peut-être, notre moi est matériel, produit de nos organes, et spirituel, producteur de nos organes, à la fois. Ce qui réconcilierait le matérialisme avec le spiritualisme si le premier avait la largeur de vue du second.

En résumé, notre âme théoriquement peut être examinée et son existence prouvée, sans avoir recours aux procédés de la science, soit l'expérimentation et l'observation; mais comme ces deux dernières armes de la science, par les *faits prouvés* du spiritisme, montrent l'âme agissant en dehors du corps (1) et après la mort terrestre, nous sommes en droit de dire

(1) Les expériences et ouvrages d'Aksakoff, de Richet, de Delanne, de de Rochas et les toutes récentes recherches d'Ochorowitz et de Durville confirment et appuient notre thèse.

à la face du monde: oui, l'*âme existe*, et si nous le disons, c'est après avoir mûrement étudié, mûrement réfléchi et mûrement conclu.

POESIS.

Une conférence spiritualiste

Qu'à la même époque où un Ministre célèbre a cru pouvoir affirmer solennellement l'extinction définitive des lumières du ciel, il se trouve, à Paris, un haut fonctionnaire municipal assez courageux pour donner, dans la magnifique salle des fêtes de sa mairie (10e arrondissement) l'hospitalité à une société spiritualiste, afin d'y faire une conférence sur le « Spiritisme », cela passe, évidemment, les probabilités vraisemblables d'hier, et pourtant il n'en est pas moins qu'à l'heure actuelle, et depuis le 19 novembre 1911, cet événement, extraordinaire et bien digne d'être noté, s'est produit et que sa réalisation sembla avoir été un succès, à tous points de vue.

Succès pour le distingué M. Roger Duprat, adjoint au maire, qui présidait la séance et qui, tout en revendiquant sa liberté de penser quant au sujet qui allait être traité, a présenté, en termes heureux et émus, le conférencier à l'assistance ; succès pour l'éloquent M. Philippe, conférencier dont l'éloge n'est plus à faire et succès enfin pour le si remarquable médium Aubert clôturant cette fête de l'esprit en servant d'instrument aux virtuoses de l'Invisible qui ont, avec leur maîtrise incomparable, improvisé et exécuté d'admirables morceaux signés Beethoven, Chopin, Schubert, Mendelsohn.

Le sujet abordé par le conférencier — de l'astronomie au spiritisme — était vaste et s'il n'avait pas pris soin, ainsi qu'il en prévint l'auditoire, de le résumer et, en quelque sorte, de le circonscrire, il lui eût fallu de longues heures d'exposition avant d'arriver au seuil de l'objet même de sa démonstration. Passant assez rapidement en revue les splendeurs Sidérales dont il énumèra les principales caractéristiques, il en vint, peu à peu, à la description plus détaillée des planètes de notre système solaire et prit texte de leur proximité relative et de certaines similitudes avec notre sphère pour examiner la possibilité, et de leur habitabilité et de l'établissement d'un moyen de communication entre les êtres pouvant vivre sur ces astres et nous-mêmes. Par ces temps de communications à travers l'espace à l'aide des ondes de l'éther, l'hypothèse de relations interplanétaires n'a plus le carac-

Il ne manque plus que la confirmation des savants officiels, mais elle ne peut tarder, sous peine de les entraîner dans le ridicule de nier l'évidence.

P.

tère chimérique qu'elle pouvait revêtir autrefois et de nombreux savants, très graves et très positifs, en ont admis le principe et cherchent les moyens de la réaliser. Il n'est pas donc téméraire à nous de supposer qu'en un temps donné, ils parviendront à leurs fins par l'étude et l'emploi du fluide universel que, dès maintenant, nous utilisons dans nos séances d'expérimentation spirite et grâce auquel il nous est permis d'entrer en rapports intelligents avec les désincarnés et d'acquérir la preuve de la survivance de l'être.

L'orateur, qui est président d'une société ayant pour but « la propagation « des enseignements philosophiques et moraux qui se dégagent de l'étude des « phénomènes psychiques » a eu le tort, à notre avis, de ne pas exposer ici les immenses conséquences que cette certitude de la survie doit entraîner pour l'avenir de l'Humanité. A notre époque de transformation sociale, presque de décomposition, où les pires inquiétudes du lendemain sont justifiées par l'absence de frein moral, le manque de direction et l'abaissement des caractères, l'évocation d'une doctrine venant, appuyée sur l'expérimentation, nous apporter avec la preuve de la survivance la révélation de la grande loi des vies successives et des sanctions logiques qui en découlent aurait, nous semble-t-il, parfait d'une façon heureuse, le très intéressant et très humoristique discours de l'orateur. Car, à côté des communications un peu banales avec l'Au-delà souvent « différentes sans être contradictoires » dont a parlé M. Philippe, il existe, et il le sait mieux que personne, un enseignement moral et philosophique de haute valeur émanant de nobles Entités de l'espace jusqu'auquel il est toujours loisible à quiconque de se hausser en desservant les règles posées par le fondateur de cette même société que M. Philippe représente à l'heure actuelle. Or, cet enseignement, répandu et mis à la portée de la foule, est bien certainement le plus puissant et le plus désirable des remèdes à apporter à nos maux sociaux. L'indiquer à cet auditoire, composé non seulement de nombreux spiritualistes mais encore d'un grand nombre d'ignorants de nos questions, de chercheurs et d'inquiets, eût été d'une bonne inspiration et nous regrettons qu'elle ne soit pas venue à la pensée du conférencier, car elle lui eût permis, de rendre plus tangible pour ceux qui l'écoutaient, la portée de la philosophie dont il venait seulement d'exquisser quelques traits. Son talent de fin diseur aurait peut-être trouvé là le meilleur de son succès.

Nous connaissons trop la valeur intellectuelle et l'ardeur de propagandiste de l'éminent orateur pour ne pas espérer que cette tâche fera l'objet de sa future, et souhaitons-le, prochaine conférence. C'est le vœu de nombre de spirites qui assurent, à l'avance, à M. Philippe, leur concours sympathique et dévoué et croient pouvoir lui prédire d'aussi, si non de plus chaleureux applaudissements encore, que ceux qui ont souligné les meilleurs passages de sa causerie.

HENRI ROUSSEAU.

POUR CONVAINCRE UN SCEPTIQUE

Communication médiumnique obtenue à Rennes en 1905

Un honorable officier retraité, M. C..., excellent spirite habitant Rennes, nous contait dernièrement, pendant un court séjour que nous faisions dans cette ville, les communications les plus intéressantes qu'il avait obtenues avec divers médiums. Une d'elles nous frappa particulièrement, et nous le priâmes de bien vouloir nous donner pour la Revue Spirite *le compte rendu qu'il en avait conservé.*

Nous reproduisons intégralement ce compte rendu accompagné de quelques observations de l'auteur, qui est prêt à en affirmer l'entière authenticité (*Algol.*)

Si la communication qui suit et qui nous fut donnée le 25 mars 1906 chez moi avec le concours de mon ordonnance médium n'a rien de remarquable en soi, elle n'en est pas moins curieuse en raison de son caractère d'authenticité.

Un de mes amis, M. L..., très sceptique et fort peu curieux, désireux néanmoins de constater de visu que les phénomènes dits spirites ne sont pas toujours une fiction, me pria un jour de l'autoriser à assister à une séance. Ce fut donc en sa présence, le 25 mars à 9 h. 1/2 du soir, que nous furent données les réponses à mes questions ci-dessous. A cet effet, le médium et moi, nous nous mîmes à la table qui aussitôt se mit en mouvement, et mon ami remplit les fonctions de secrétaire :

D. — Quelle est l'entité qui se présente ?

R. — M^me^ M..., rue de L'.. , 42.

D. — Vous avez été mariée ?

R. — Oui.

D. — Votre mari existe-t-il et qu'est-ce qu'il fait ?

R. — Il est... (ici, l'emploi du mari que la discrétion nous empêche de désigner) à la gare.

D. — Croyez-vous qu'il vous regrette ?

R. — Non.

D. — Aviez-vous des enfants ?

R. — Oui, une fille de 16 ans qui exerce le métier de couturière.

D. — Désirez-vous que nous lui fassions une communication de votre part ?

R. — Oui, dites-lui *de bien* se conduire et de chercher une bonne place pour l'époque où son père aura sa retraite.

D. — Que faut-il lui dire encore ?

R. — Que c'est-elle que j'aime *la mieux* (*sic*).

D. — Mais vous nous avez dit que vous n'aviez qu'un enfant ?

R. — Il y en avait d'autres, mais ce sont des enfants par alliance.

D. — De quoi êtes-vous morte ?

Silence... Nouvelle demande... *Refus de nous le dire.*

D. — Votre mort n'est donc pas avouable ?

R. — Non !

D. — Combien y a-t-il de temps que vous êtes décédée ?

R. — Deux ans.

Très désireux de m'assurer de la véracité des réponses de cette entité, je me rendis le lendemain matin sur les lieux et m'adressai à une de ses voisines (à qui je me gardais bien de faire connaître le but de ma visite) qui, non seulement me donna l'assurance que tout était *rigoureusement* exact mais qui, détail particulier, me fit connaître (ce qui expliquerait les réticences et le refus de l'entité de nous dire de quoi elle était morte) qu'elle était devenue folle quelque temps avant son décès.

Je dois ajouter, chose curieuse, qu'il s'écoulait un certain temps avant chaque réponse, on aurait dit qu'elle cherchait à se rappeler.

En ce qui concerne le médium, je puis me porter garant de son honnêteté ; il était du reste incapable de la moindre fraude, attendu : 1° que incorporé depuis peu dans le service militaire et venant de très loin, il ne connaissait nullement la famille de la décédée et que, 2° fort peu intelligent, il n'aurait su, si tel avait été son dessein de nous tromper, et ignorant les questions qui seraient posées à cette séance, préparer des réponses aussi intimes et aussi nettes. Il aurait été à mon avis dans son rôle, pour mieux nous donner l'illusion de la vérité, d'aller jusqu'au bout et de nous dire aussi comment était morte l'entité, ce qui ne nous fut pas possible d'obtenir.

SATURNE

Extrait du *Matin*, du 11 novembre

(*Le 10 novembre, à 5 heures du matin, cette planète était à sa plus courte distance de la Terre, et, à cette occasion, M. Nordmann, le savant et spirituel astronome de l'Observatoire de Paris, que nous avons déjà cité, fait part aux lecteurs du* Matin *de quelques observations qui intéresseront certainement aussi ceux de la* Revue Spirite. *Une fois de plus on reconnaîtra l'importance de l'étude de l'Astronomie aussi bien au point de vue scientifique qu'au point de vue philosophique.*

Nous extrayons de cet article les lignes suivantes :

Dans ce petit canton de l'univers dont notre Soleil est le chef-lieu, il n'est point de planète plus étrangement belle et plus captivante que Saturne. Et je n'en excepte point la planète Terre ; car celle-ci a une forme banale, une masse et une position très médiocres ; et les gestes microscopiques de la gent humaine qui, provisoirement, grouille sur sa surface, ne sont guère faits pour la rendre intéressante aux amateurs de sublime.

Mais si vous aimez cette sensation divine, que, dans l'universel jardin, ne procurent pas toutes les belles fleurs, mais seulement celles qui sont rares, fantastiques et à nulle autre secondes, regardez Saturne, fût-ce dans une lunette médiocre. Son volume est 730 fois plus grand que celui de la Terre, son diamètre égale 119.000 kilomètres ; mais ce qui en fait un objet sans pareil, c'est l'anneau mystérieux et léger qui tourne dans son équateur, et met une couronne de lumière et d'or autour du globle géant.

Si on veut me permettre une comparaison que je crois exacte, l'anneau de Saturne a tout à fait la forme de ces auréoles minces et nettement délimitées dont certains primitifs ont nimbé Dieu le père ou les saints dans leurs naïves peintures. Il a un diamètre extérieur égal à 276.470 kilomètres, un diamètre intérieur de 141.340 kilomètres, de sorte que 11.000 kilomètres seulement séparent le bord intérieur de l'anneau du corps de la planète. Malgré son immense étendue, l'anneau est très mince et n'a pas 100 kilomètres d'épaisseur. Il est d'ailleurs formé de plusieurs anneaux concentriques, inégalement brillants et séparés par des espaces obscurs.

Quelle est la constitution de l'anneau saturnien ? La mécanique céleste a établi que l'anneau ne peut pas être un objet solide ou liquide, homogène et tournant d'un seul bloc autour de la planète, et qu'il ne peut être composé que de myriades de petits satellites dont chacun gravite indépendamment. La spectroscopie a apporté une merveilleuse confirmation à ces inductions du génie mathématique, en montrant notamment que les diverses régions de l'anneau tournent avec des vitesses inégales et conformes à la loi de Képler.

L'éclat global de Saturne est plus que doublé par la seule présence de l'anneau, tant celui-ci est vaste ; pourtant sa masse, que donne le calcul, est certainement inférieure à la 620e partie de Saturne.

En outre des myriades d'astéroïdes qui composent son anneau, Saturne a dix satellites qui tissent autour de lui le lacet invisible de leurs orbites sans fin. Le plus grand a près de 5.000 kilomètres de diamètre. Le plus petit, découvert il y a cinq ans, n'a pas 100 kilomètres. Aucun œil humain, même armé des plus puissantes lunettes, ne l'a encore vu, et seule la plaque photographique, cette rétine ultra-sensible, l'a pu déceler.

L'année de Saturne dure vingt-neuf années terrestres ; la journée y égale

dix et demie des nôtres. Les nuits doivent y être bien belles avec l'anneau qui, comme un grand mur de lumière, flamboie au bord de l'horizon, et les dix lunes aux vitesses inégales. J'ignore si les habitants de Saturne ont mille toises de haut comme l'a ingénieusement conté M. de Voltaire ; j'ignore même s'ils existent ; mais en ce cas, on ne me refusera pas d'admettre qu'ils ont des lunettes. Or quand ils voient qu'aucune autre planète n'a rien de comparable à cette profusion de merveilles, dont leurs nuits sont illuminées, des bouffées d'orgueil doivent gonfler leurs âmes ; ils doivent penser que le reste de l'univers n'a été fabriqué que pour faire un cadre poétique à leur planète privilégiée, centre du monde, nombril de l'Infini ; et un déplorable saturnicentrisme doit leur déformer les idées.

On suppose qu'un état d'esprit tout pareil, et beaucoup moins justifié encore, règne sur d'autres planètes. C'est du moins ce que j'ai lu dans un vieux grimoire. Mais je n'en crois rien.

CHARLES NORDMANN,
Astronome de l'Observatoire de Paris.

L'ART ET L'HYPNOSE, interprétation plastique d'œuvres littéraires et musicales, par Émile MAGNIN, professeur à l'École de magnétisme de Paris. Préface de Th. Flournoy, professeur à l'Université de Genève, illustrations de Fréd. Boissonnas, deuxième édition. Volume de plus de 400 pages, orné de nombreuses reproductions photographiques, gr. in-8 broché, 10 francs, étranger, 11 francs. Cartonné toile, fers spéciaux, 12 francs, étranger, 13 fr. 50.

Ce que les auteurs de ce superbe volume se sont plus spécialement proposé, c'est une étude aussi compréhensive que possible parlant aux yeux du grand public cultivé. La psychologie, la médecine, l'esthétique, la philosophie se trouvent également intéressées dans cette œuvre magistrale qui ne compte pas moins de 207 simili gravures venant à l'appui des théories et des indications fournies par le champ très vaste de l'hypnose. Tous ceux qui ont étudié l'art antique avec quelque souci de se rendre compte de la pensée qui l'animait, reconnaîtront ici que les artistes de l'ancienne époque choisissaient leurs modèles dans une catégorie d'êtres semblable à celle où M. Émile Magnin trouva lui-même ses sujets. Le présent volume sera d'un tout aussi puissant secours pour les artistes qui ressentiront l'impression d'art intense se dégageant de l'âme humaine sous l'action de sentiments multiples, que pour les psychologues et les philosophes qui y liront à livre ouvert tous les replis du cœur féminin.

Pour donner un aperçu de la beauté de cette œuvre, voici, prises au hasard, quelques indications recueillies au cours des différentes pages, accompagnées pour la plupart de superbes gravures : Du concours que trouvera l'artiste dans un modèle sensitif. Opinions du professeur Charles Richet. Premiers documents photographiés par le Dr von Schrenck-Notzing. — Le cas Lina, de de Rochas. — Les sons musicaux comme premier langage de l'homme, opinions contradictoires de Darwin et de Hœckel. Effet des vibrations sonores sur les animaux. — Effets des vibrations sonores sur les malades. — Analogie et différence entre le magnétisme et l'hypnose. — Ecole d'hypnotisme de Charcot. — Ecole de Nancy du Dr Liebault. — Le Dr Bernheim. — Opinion de d'Arsonval. — Opinion de Gravier, professeur d'arboriculture. — Opinion du Dr Roux. — Refus ou acceptation de suggestions absurdes ou criminelles. — Etats successifs de l'hypnose selon les écoles. — Limitation de l'état hypnotique. — Anecdote expérimentale du réflecteur. — Catalepsie pathologique à l'état de veille. — Calalepsie pathologique à l'état de sommeil ordinaire. — Echolalie. Opinions du Dr Ladame, du professeur Berger. Limitation spéculative du Dr Despine. — Extase cataleptique, sa différence d'avec l'extase des Etats profonds, attitudes cataleptiques suggérées. Suggestion inhibitoire de danser. — Procédé de réveil. — Des dangers de l'hypnose et du magnétisme de salon. Examen physique et psychique. Polémique médicale à Munich. — Les facteurs du phénomène. Atavisme. Hérédité. — Opinions du professeur Flournoy, du Dr Claparède. — Facteur émotion. — Facteur imagination. Souvenirs subconscients musicaux, plastiques, littéraires, historiques. — Association d'idées. — Calcul des probabilités du Dr Dariex. — Expériences de Bizet, de de Rochas, du comte Prozor, de Mme Syrbain. — Le suggestionné voit-il objectivement ou croit-il seulement voir. — Exacerbations de la mémoire. — Opinions des spirites, opinion des occultistes. — Théorie du Dr Papus. — Opinions de la presse. — Opinions d'artistes. Interprétations littéraires et musicales.

LA MORT VAINCUE

Sous ce titre, vient de paraître un ouvrage de 320 pages, des plus intéressants au point de vue philosophique et social. Il résout d'une manière scientifique, *le formidable problème de la vie et de la mort* en présentant les études des hommes de science qui se sont occupés de la question de l'immortalité de l'âme et de ses manifestations après la mort.

Il apporte, par le contrôle scientifique des faits, la preuve indéniable de la survivance de l'âme au corps. Il présente un grand nombre d'expériences

faites par des savants illustres habitués aux contrôles les plus rigoureux, et qui, après de nombreuses années de recherches, ont affirmé l'intervention d'intelligences étrangères à celles des assistants pour l'obtention des phénomènes observés, ont obtenu des messages donnant des preuves d'identité d'amis ou de parents décédés, qui leur ont affirmé, non seulement la réalité de leur existence dans l'au-delà, mais encore se sont en certaines circonstances matérialisés momentanément sous l'influence de circonstances particulières, se sont fait photographier, et ont ensuite disparu par les mêmes procédés.

Ici, plus d'hallucination, de suggestion, la vérité brutale s'inscrit sur la plaque photographique, la négation paraît absurde.

En pareil cas, l'étude s'impose. C'est pour répondre à ce besoin, que ce livre met en évidence *les preuves de la survie*.

L'auteur s'est assuré la collaboration des travaux de maîtres tels que *Léon Denis, G. Delanne, C. Flammarion.* Il a pris des extraits de leurs études dans leurs ouvrages, pour les présenter à tous, sous un aspect attrayant, dans un volume *fort bien illustré* et à la *portée de toutes les bourses.*

La partie philosophique qui met en évidence la jeune Science Spirite, va jeter une immense lumière sur *le but de la vie* et la véritable raison d'être de l'homme ici-bas.

Par une judicieuse étude des enfants prodiges et des hommes de génie, cet ouvrage donne des preuves irréfutables de la réincarnation et des lois qui régissent le monde invisible. Il apporte enfin la certitude du *lendemain de la mort*, de la persistance du moi, et de la conscience individuelle.

Les conséquences de cette science sont à la fois salutaires et réconfortantes, car elle obligent l'homme à regarder en avant et en arrière, à réformer son caractère, ses passions et ses haines, par la seule certitude de se trouver en face de sa conscience ou d'un ennemi au moment de la mort, et par le bonheur de retrouver dans l'au-delà ses parents ou ses amis, de continuer avec eux sa marche vers le perfectionnement et le progrès infini, au moyen de stages successifs dans les mondes en rapport avec ses aspirations et ses facultés.

Nous ne saurions trop recommander la lecture de cet ouvrage qui ouvre une *ère nouvelle* aux aspirations de l'esprit humain, de la philosophie et de la science modernes.

Un volume illustré de 320 pages. Prix : 0 fr. 75 ; franco France : 1 fr. ; Étranger : 1 fr. 10 ; Recommandé : 1 fr. 35.

REVUES ET JOURNAUX ÉTRANGERS

Nous lisons dans la Revue *Ultra*, n° d'octobre : **Le grand Invisible.** — Sous ce titre, le *Light* publie la lettre suivante : « Jadis, j'étais imbue d'un profond scepticisme pour les apparitions, les fantômes, etc..., mais aujourd'hui je sais qu'en notre monde existent des mystères que nos sens limités ne nous permettent pas de comprendre. J'avais été très dévote dans mon enfance et pendant tout le cours de la maladie de mon mari, qui dura neuf mois, j'avais demandé avec une si grande ferveur qu'il me fût conservé que lorsque vint sa mort je perdis toute foi en un Dieu de miséricorde qui me ravissait le meilleur des hommes, celui dont la vie n'avait été que bonté et honneur. Je devins une incrédule, une athée dans le sens le plus large de ce mot. Dix ans de ma vie, dans ces conditions, s'écoulèrent et un jour ma fille aînée fut prise de fièvre rhumatismale, et en un mois de temps elle m'était enlevée. Cette nouvelle douleur m'accabla ; je ne pensais plus qu'à mettre fin à mes jours, quand me revint la pensée de l'enfer dont j'avais parlé aux autres et qui me retint moi-même. Vint ensuite, et ce fut un bien, la misère. Le travail, car je dus gagner ma vie, occupa mes journées, mais les nuits étaient horribles, et sous l'excès de la souffrance j'en arrivai au moment où, puisque la vie me fut conservée, je dus retourner à Dieu. Comment ce phénomène se produisit-il ? je ne sais, mais je me remis à prier, ce qui ramena dans mon cœur un peu de paix et de résignation. Je dis « *un peu* » car je connus encore bien des moments d'amer ressentiment.

Un soir, trois ans environ après la mort de ma fille aînée, ma seconde fille et moi nous couchâmes après avoir chanté, selon notre habitude, quelques hymnes religieux ; ces hymnes, ce soir-là, m'avaient tellement émue que je priai ma fille de les reprendre à voix basse dans le lit et en me pressant la main elle recommença son chant. Elle cessait à peine quand j'entendis un léger bruit dans la chambre et, de mon lit, regardant dans la direction d'où il semblait venir, j'aperçus une lumière. Elle provenait d'un endroit où ne se trouvaient ni porte ni fenêtre et elle rasait le sol ; elle était de forme ovale, plutôt jaune, haute d'à peu près 15 centimètres et large de 8 centimètres (ceci est le détail approximatif que je puis en donner).

Pendant un instant cette lumière (qui ne pouvait venir ni de derrière le mur, ni d'un reflet, ni d'une cause quelconque) parut osciller puis, semblant se débarrasser d'une contrainte invisible, elle devint plus forte et illumina la chambre. J'eus l'intime sensation que je me trouvais en présence d'une manifestation divine et mes préoccupations terrestres firent place à un sentiment de paix qui n'est pas de ce monde. Ma fille qui pressait toujours ma main murmurait : « Qu'est cela ? qu'est cela ? » la pressant à mon tour je lui

imposai silence. Avec cette lumière resplendissante était entrée dans mon cœur la certitude que notre corps fragile et périssable est indépendant de notre esprit qui, lui, ne saurait être atteint des tristes maux de ce monde. Après avoir éclairé toute la chambre, la lumière se retira vers le point d'où elle avait surgi et graduellement s'éclipsa. Une seconde fois ma fille me demanda: « Qu'est cela ? » mais je ne répondis pas et nous nous endormîmes.

Le lendemain, à son réveil, la première question de ma fille fut pour me demander qu'était cette lumière qui la veille au soir avait illuminé notre chambre. Désirant connaître l'impression éprouvée par elle je répondis : De quelle lumière parles-tu ? La lumière dit-elle qui est entrée dans notre chambre hier soir. Oh ! maman, ajouta-t-elle, pendant que cette clarté resplendissait, j'ai eu la sensation que maintenant je ne puis plus être malheureuse, même si j'avais le malheur de te perdre et cependant Dieu sait si tu es tout pour moi. J'ai senti que j'étais sous la protection de Dieu.

Plus de vingt ans se sont écoulés depuis ce jour. Les histoires d'incrédulité et d'athéisme que je lis tous les jours m'ont seules décidée à vous narrer le secours qui m'est venu de la source de toute Lumière et de toute Vie. »

Signé : MARGARET DENT.

Les victimes de la bombe. — Dans une lettre à l'*Occult-Review*, Mme Helen M. Bary raconte un notable phénomène de médiumnité clairvoyante : Le 1er octobre 1910 une bombe détruisait l'édifice du journal *The Times* de Los Angelos (Californie) et fit parmi les employés dix-neuf victimes. Peu après le désastre, un soir, Mme Bary lisait une revue quand subitement la page sous ses yeux apparut comme ayant tout à fait l'aspect d'une page du *Times*. Surprise, regardant autour d'elle, elle aperçut dans la pièce une *multitude d'esprits* à l'allure souffrante et tourmentée ; l'un d'eux, paraissant plus conscient, déclara être l'esprit d'une victime de l'explosion du *Times ;* il dit n'être pas mort immédiatement mais seulement après avoir été porté à l'hôpital et il rappela à Mme Bary qu'elle avait mis de côté le numéro du *Times* relatant les noms des victimes de l'explosion. Mme Bary prenant le journal lut le nom des victimes auquel celles qui se trouvaient présentes répondirent : Cette dame, paraît-il, revit par la suite plusieurs de ces esprits s'affecter grandement de la peine de leur famille et ils manifestèrent leur satisfaction en apprenant qu'elle les avait secourues et réconfortées. Après l'arrestation de trois présumés coupables de l'explosion, les esprits semblaient prendre un très grand intérêt au procès qui suivit et, comme l'écrit elle-même la narratrice, ils appréciaient parfaitement la différence à établir entre la vendetta et la justice.

Habitabilité de Mars et de Vénus

Nous lisons dans le *Light* du 8 juillet que plusieurs rapports ont été faits sur la non habitabilité des planètes Mars et Vénus.

Dans une lettre adressée à la direction du journal anglais, l'auteur de cette missive dit : Mars est inhabité et ceci concorde avec la science, tandis que les Maîtres de la Théosophie sont d'un avis opposé. Que Mars soit inhabité, très bien ; ou que précisément cette planète soit habitée, ce qui n'est pas accepté comme probable par les savants en général ; voyons un peu leur opinion à ce sujet.

Beaucoup d'astronomes d'une réputation incontestée ont combattu la théorie des canaux, expliquant même qu'en prenant pour base les apparences de l'optique, il est de toute évidence que tous les arguments sont en faveur de la non habitabilité de cette planète.

M. E.-W. Maunder a écrit que nous possédons les plus grandes raisons pour croire à l'existence d'une vie animale, mais nous n'avons aucune preuve de l'existence d'une vie intelligente en Mars, pas plus que dans la Lune.

Enfin il a définitivement conclu que Mars peut être approximativement dans la même condition que la Lune. Pour la planète Vénus, le Professeur Young en déduit ainsi : Vénus et la Terre sont sœurs jumelles d'égale grandeur dans leur densité et leur constitution générale.

M. F.-W. Henkel, B. A..., F. R. A. S. dit dans un article sur : Venus as the Abode of Life (*Knowlegge*, vol, VI, page 206) : Nous pouvons conclure que la planète Vénus est à différents égards plus dissemblable que la Terre et on présume que la vie peut exister, au moins dans les régions nord et sud de l'Equateur si ce n'est dans la zone torride elle-même.

Votre..., etc.,

C.-Nelson Stewart.

A ce sujet ajoutons l'opinion du célèbre astronome C. Flammarion. Dans la *Pluralité des Mondes Habités*, il dit que l'atmosphère, les neiges qui apparaissent périodiquement et les nuages sur Mars nous fondent à croire que cette planète est habitée par des êtres dont l'organisation physique doit offrir plus d'un caractère d'analogie avec les hommes de la Terre.

Vénus étant presque toujours couverte de nuages, les observations en sont beaucoup plus difficiles, cependant les conditions physiques paraissent être les mêmes que sur la Terre et par suite, il est possible que là aussi une humanité vive.

B. J.

LIVRES NOUVEAUX

Précis universel de Religion et de morale, par ANNIE BESANT. — Trad. de l'anglais, par J. D. A. S. Prix : 2 fr.

Chap. I. L'Unité de Dieu. — II. La manifestation de Dieu dans l'Univers. — III. Les grandes hiérarchies d'êtres vivants. — IV. L'Incarnation de l'Esprit. — V. Les deux lois fondamentales. — VI. Les trois mondes de l'évolution humaine. — VII. La fraternité humaine. Tous ces chapitres sont suivis de citations à l'appui de la question traitée et forment ainsi un précieux recueil de haute morale.

Pour développer un sujet (journal du développement magnétique de Mlle Edmée), par Fernand GIROD.

Dans cet ouvrage, le lecteur éprouvera un certain charme à parcourir les multiples étapes du développement systématique d'un sujet doué d'une grande sensibilité à qui l'on fait rendre le maximum de phénomènes qu'il peut produire. Mlle Edmée est, en effet, un des meilleurs sujets qu'il nous ait été donné de rencontrer. Nous avons été à même de la voir dans maintes réunions d'études, dans maintes conférences où, malgré l'affluence du public, ce qui est souvent un obstacle à la réalisation des phénomènes, elle a pu prouver l'excellence de son organisme à réagir sous l'action de la force magnétique.

Les feuillets du journal de ce développement constituent un bon livre de lecture ; c'est aussi un bon ouvrage d'enseignement dans lequel le lecteur pourra puiser des indications utiles pour le maniement des sujets d'expériences.

Comme tous les ouvrages du même auteur, nous recommandons ce dernier pour sa parfaite sincérité.

Un vol., coquette édition, avec deux portraits hors texte : 1 fr. 50.

L'Égalité sociale, par PHARASIUS. In-18 jésus de 228 pages. Prix : 2 francs.

L'auteur, dans cet ouvrage, après avoir déterminé les droits et les devoirs du citoyen, expose un nouveau système d'organisation sociale capable de transformer complètement, mais pacifiquement, la société.

Les grandes lois naturelles qui régissent l'humanité sont ramenées par Pharasius à trois principales : *loi d'égalité générale*, *loi d'inégalité individuelle*, *loi de travail ;* et l'auteur explique comment certains hommes, dans l'antiquité, voulant se dispenser de travailler, violèrent ces lois et instituèrent la *domination* ainsi que la *loi du plus fort*.

L'auteur énumère ensuite les principaux systèmes, antérieurs et postérieurs à la Révolution, proposés par les Réformateurs et les Humanitaires pour établir l'*égalité sociale*, et il les critique sommairement.

Enfin, Pharasius développe son système particulier pouvant résoudre, d'après lui, à la satisfaction de tous, le problème humanitaire.

Extraits de cet ouvrage, 0 fr. 50.

MÉMOIRES BIOGRAPHIQUES ET PHILOSOPHIQUES D'UN ASTRONOME (1)

CAMILLE FLAMMARION

Les Mémoires ont, en ce moment, un grand succès de curiosité. Celui-ci ne sera pas des moindres, étant donnée la notoriété de l'auteur. Un intérêt tout spécial s'y attache, d'ailleurs.

Depuis son entrée à l'Observatoire de Paris, à l'âge de seize ans, Camille FLAMMARION n'a pas cessé d'étudier le Ciel avec passion et de dégager de cette étude une philosophie qui, pour un grand nombre d'esprits répandus dans le monde entier, s'est substituée aux anciennes religions. On suit dans cet ouvrage l'évolution graduelle de la pensée de l'astronome, et ses confessions, d'une rare franchise, sont même assez piquantes. On assiste à la genèse des ouvrages successifs du savant écrivain ; on assiste aussi aux luttes homériques avec Le Verrier et à la chute du potentat directeur de l'Observatoire de Paris.

Et comme ces Mémoires mettent en scène une immense variété d'observations, nous voyons défiler sous nos yeux les types d'hommes les plus différents, tels que NAPOLÉON III (dont on remarque un fort beau portrait), le prince JÉROME NAPOLÉON, Victor DURUY, Henri MARTIN, LAMARTINE, Victor HUGO, PASTEUR, Emile OLLIVIER, le maréchal VAILLANT, Jean MACÉ, Arsène HOUSSAYE, Charles GROS, le roi de Jérusalem, l'imaginaire roi d'Araucanie, Michel CHASLES, et l'histoire fantastique des autographes de Jules CÉSAR, et VERCINGÉTORIX à l'Académie des sciences, Gambetta et son œil de verre, etc., etc. La guerre de 1870 et le siège de Paris, y sont racontés par un témoin oculaire (alors temporairement capitaine du génie), et les causes de cette folie des deux peuples y sont clairement analysées.

Comme on peut le penser aussi, les voyages aériens de l'infatigable chercheur n'y sont pas oubliés, avec leurs pittoresques spectacles.

Le spiritisme et Allan KARDEC, y tiennent une large place. On remarque, à ce propos, un curieux daguerréotype de Victor HUGO et VACQUERIE à Jersey : une ombre semble apparaître derrière les barreaux d'une fenêtre.

(1) Un volume in-18 illustré, Prix : 4 francs, franco France : 4 fr. 50. Étranger : 4 fr. 90.

En un mot, grande variété de souvenirs dans l'unité biographique, et le moins étonnant n'est peut-être pas le tableau de Paris il y a cinquante-cinq ans, lorsque l'auteur cueillait des groseilles en des jardins potagers occupant l'emplacement actuel du Grand-Hôtel et de l'Opéra.

Oui, ces Mémoires d'un écrivain absolument indépendant — et singulièrement désintéressé de toute espèce d'ambition — vont captiver l'attention des amis de la science pure et des observateurs de l'évolution scientifique et philosophique de notre époque.

Causeries sur le spiritisme, par A. Dubois de Montreynaud.

Un volume in-18 de 440 pages. Prix : 3 francs, *franco* 3 fr. 35. Étranger : 3 fr. 75.

Un spirite bien connu de la *Revue* et du monde spirite vient de faire paraître, sous forme de « Causeries », une étude assez complète des enseignements fondamentaux du spiritisme. Dans cette étude sommaire l'auteur a abordé les questions les plus ardues de la morale et de la philosophie au point de vue spécial qui nous intéresse.

Ce livre que l'auteur attribue à ses guides pour la majeure partie et aux enseignements des maîtres qui nous ont précédés en nous traçant la voie à suivre, est une synthèse de ce qu'un spirite doit savoir, et répond à toutes les préoccupations et à toutes les recherches. C'est, pourrions-nous dire, un livre de chevet, que nous sommes heureux de recommander au lecteur, en attendant qu'ici même nous puissions en donner une analyse critique.

NÉCROLOGIE

« Nous venons d'apprendre la désincarnation de M^me^ veuve Charles Fritz présidente d'honneur de la Fédération spirite de Charleroi ; à sa famille en deuil nous témoignons nos sentiments de fraternelle sympathie.

Nous reproduisons ci-dessous les paroles prononcées par le président de la Fédération à la séance du 15 octobre :

« FF. et SS.,

« Une émotion poignante m'étreint pour vous annoncer que notre Présidente d'honneur, M^me^ veuve Charles Fritz, s'est désincarnée vendredi presque subitement et alors que rien ne faisait présager cet événement.

« Je ne sais trouver les expressions pour peindre le tableau de la vie de cette sœur dévouée à notre cause et je ne peux faire mieux que de l'associer à l'œuvre de notre fondateur Charles Fritz, dont elle fut la compagne

aimée, partageant ses travaux, ses peines, mais aussi récoltant la reconnaissance des spirites fidèles.

« Après la désincarnation de Charles Fritz, elle mit un soin jaloux à continuer son œuvre, elle savait encourager et conseiller dans les moments difficiles parfois qu'ont à souffrir des propagandistes et c'est sous son égide que l'ancien « Cercle d'Études psychiques de Jumet-Gohissart » avait fondé une école pour les enfants spirites qui, au moment de sa splendeur, a compté plus de soixante enfants. C'est elle aussi qui veillait sur notre chère Fédération et qui disait : S'il vous faut de l'argent, il ne faut pas avoir peur de le dire. Heureusement, pourtant, nos bons guides veillaient sur nous et nous n'avons jamais eu à recourir à ses offres. Mais combien cependant ne devons-nous pas admirer ces élans généreux de l'offre !

« C'est elle qui savait si bien, avec douceur, mais fermeté, relever les courages hésitants et imprimer à la volonté une action toujours raisonnée, mais ferme.

« Oui, FF. et SS., nous n'hésitons pas à le dire, elle s'est rendue en tous points digne de notre admiration et le plus bel éloge que nous puissions en faire c'est de la dire la digne continuatrice de la grande œuvre de progrès inaugurée par notre regretté fondateur de la *Revue* pour le spiritisme.

« Tous les spirites voudront s'associer au Comité pour faire des funérailles dignes de celle dont nous avons le regret de voir s'en aller rejoindre dans l'Au-delà ses affections chères en émettant l'espoir qu'elle nous continuera sa collaboration comme le fait toujours son digne époux. »

Mme veuve Charles Fritz, née Adrienne Visser, est née à Leyden (Hollande) le 15 juillet 1841 et décédée à Charleroi, le 13 octobre 1911.

M. Jacques Foccroulle, du Comité du *Messager*, vient d'être douloureusement éprouvé par le décès de sa femme, née Caroline Taxhet, rentrée, le 8 novembre, dans la vie spirituelle, à l'âge de 64 ans, après une longue maladie.

Mme Foccroulle fut une épouse modèle et une mère tendre et dévouée, elle emporte avec elle l'estime et l'affection de tous ceux qui l'ont connue.

Sous une apparence modeste, c'était la femme du devoir, un esprit large et généreux, qui, tout en gérant son ménage, a assisté de tout cœur et en toute circonstance notre cher collègue et ami dans l'œuvre de propagation et de rénovation représentée par le *Messager*.

Que sa mémoire soit bénie et que notre excellent confrère et son honorable famille reçoivent ici l'expression de nos regrets bien sentis et de notre vive sympathie.

Pour se conformer au désir de la défunte, les funérailles ont eu lieu dans

la plus stricte intimité. Notre frère en croyance M. Oscar Henrion a dit les prières d'usage à la maison mortuaire rue Gaucet et au cimetière de Robermont.

A la levée du corps, il a prononcé aussi le discours suivant :

« Mesdames, Messieurs, Frères et Sœurs en croyance,

« Ancien ami de la famille Foccroulle, je vous prie de me permettre de dire ici quelques mots d'adieu à Mme Caroline Foccroulle, notre sœur en croyance. Il y a trente et un ans qu'il m'échut encore le soin de rendre le suprême hommage à la jeune Flore Foccroulle, fille de celle dont nous allons accompagner la dépouille, — j'étais alors bien loin de me douter qu'après un pareil laps de temps je serais appelé à remplir le même devoir à la mère, alors éplorée.

« Parmi vous sans doute il ne se trouve que peu de personnes qui n'aient pas connu Mme Foccroulle et qui ignorent que pendant plus de vingt années elle souffrit cruellement par suite d'affections rhumatismales.

« A celles-là je n'ai pas besoin de dire avec quelle patience, quelle foi et quelle soumission à la volonté divine notre sœur supportait ses terribles souffrances, n'osant se plaindre de crainte d'affliger son époux et ses enfants.

« Et que dirai-je de ses vertus; nul n'ignore en effet quelle épouse incomparable, quelle mère modèle notre sœur a toujours été et la preuve de cette assertion se trouve dans le fait que quoique tous trois en âge de fonder une famille, ses fils et sa fille ont tenu à devoir de rester à ses côtés pour l'entourer de tous les soins possibles. Le bien-être de sa famille, l'avenir de ses enfants, la santé de son époux constituaient ses grands soucis.

« Si quelques-uns parmi nous sont étonnés de ne voir en cette circonstance aucun ministre du culte, je me hâte de dire que notre sœur était cependant une chrétienne modèle, pratiquant dans toute leur amplitude les devoirs d'un véritable disciple du Christ, lesquels sont tous renfermés dans la charité et l'amour de Dieu et ne sont nullement constitués par les prières payées et les cérémonies cultuelles.

« Qu'est-ce en effet, ou plutôt que devrait être un chrétien ? Un être, voyant dans tous les hommes des frères et croyant en la bonté de Dieu, en sa puissance, en sa justice et espérant en sa miséricorde. Celui-là sait aussi qu'il est son propre prêtre et qu'il ne doit se confesser et demander pardon de ses fautes qu'à Dieu.

« Il croit aussi que, comme l'a dit Jésus, il faut renaître d'eau et d'esprit, progresser moralement et intellectuellement pour accomplir son devoir et il est persuadé que pour cela une seule existence est insuffisante. Il sait qu'il est déjà venu sur cette planète et qu'il y reviendra pour achever son ascension.

« Il est convaincu que l'au-delà ne diffère de notre habitat actuel qu'en ce qu'il ne s'y trouve que des Esprits bons ou mauvais mais non des châtiments, ni des récompenses éternels.

« Telle était la foi de notre sœur. Elle savait qu'il lui sera tenu compte des souffrances qu'elle a eu à subir pendant une grande partie de sa vie et cette certitude lui donnait le courage de les supporter.

« Maintenant que, rentrée dans la vie spirituelle, ses sens ne sont plus affaiblis par des organes malades, elle nous voit et nous entend et si elle pouvait faire entendre sa voix, elle nous dirait : Cher époux, chers enfants, chers amis, ne me pleurez pas, mes souffrances sont finies et je suis dans la compagnie des Bons Esprits où j'espère vous voir aussi un jour. Courage donc, supportez patiemment notre séparation momentanée mais n'oubliez pas celle qui vous a tant aimés.

« Maintenant, chère sœur en croyance, laissez-moi vous dire combien vous étiez aimée aussi de nous tous spirites qui connaissions vos sentiments et qu'il me soit permis de terminer en vous promettant que votre souvenir vivra longtemps en nous et que nous nous efforcerons d'imiter vos vertus.

« Nous ne vous disons pas adieu, chère sœur, car nous espérons que vous serez au milieu de nous pendant nos séances et que dès que Dieu vous le permettra, vous nous donnerez des nouvelles de votre situation et les conseils de votre amitié.

« Au revoir donc, chère sœur, au nom du *Cercle spirite central* de tous les Spirites Liégeois. »

Nous eûmes le regret d'apprendre le départ pour l'au-delà de Mme Rosana Colajanni, décédée à l'âge de 74 ans, le 23 juillet dernier. Mme Rosa Colajanni était la mère de l'éminent directeur de *Filosofia della Scienza*, de Palerme, le Dr Innocenzo Calderone. En cette pénible circonstance nous offrons à notre distingué confrère et à sa famille, avec les consolations qu'un spirite sait toujours puiser dans nos doctrines, l'expression de notre respectueuse sympathie.

COMMUNIQUÉS

École Supérieure libre des Sciences médicales appliquées

Enseignement du Massage

La section de l'enseignement du massage dirigée par le Dr Encausse avec l'assistance de huit docteurs et professeurs est ouverte depuis le 6 novembre; il reste encore quelques places disponibles. On obtient en quatre mois le diplôme de Maître-Masseur.

Inscription 15, rue Séguier, de 9 heures à midi.

Les Conférences Esotériques de Papus qui ont lieu le quatrième jeudi de chaque mois à la salle des Sociétés Savantes 8, rue Danton, à 8 h. 1/2 du soir, sont accompagnées chaque fois d'exécutions musicales archéométriques, de projections en couleurs ou d'expériences.

Prochaines conférences. — M. Fernand Girod, secrétaire général de la Société Internationale de Recherches Psychiques, fera le 20 novembre prochain, à la Société d'Études Psychiques de Nancy, une grande conférence sur l'Extériorisation de la sensibilité et l'Envoûtement expérimental. Cette conférence sera suivie d'expériences, grâce au concours de l'aimable et excellent sujet, M^lle^ Edmée.

Dans une troisième partie, M. F. Girod tentera, pour la première fois en grand public, une expérience de « lecture à distance sans le secours des yeux ».

École de Médiums. — Le Groupe Spirite de la Société Internationale de Recherches Psychiques développe les facultés naturelles des personnes susceptibles de médiumnité, et cela absolument gratuitement. Les personnes désirant être développées doivent s'adresser de suite à M. Henri Mager, au siège central, 3, rue de l'Estrapade, Paris, V^e^. Le nombre des inscriptions est strictement limité.

Nous sommes heureux d'apprendre à nos lecteurs que, le 15 novembre, la *Société d'Études Psychiques de Nice*, commencera la série de ses intéressantes réunions. Les séances auront lieu le premier et le troisième mercredi de chaque mois à 4 h. 1/2 au siège social, 7, avenue de la Gare.

Une bibliothèque est mise à la disposition des sociétaires.

BULLETIN DES SOMMAIRES

Revue Scientifique et Morale du Spiritisme. — *Octobre.* — A propos de Miss Beauchamp, L. Chevreuil. — Les enfants prodiges et la réincarnation, J. Solam. — De la fraude dans la production des phénomènes médiumniques, Ch. Lancelin. — La transfiguration, Verax. — Lucia Sordi et le professeur Schrenck Notzing, D^r^ Dusart. — Le spiritisme expérimental. — Poésies midianimiques. — Echos de partout. — Revue de la Presse en langues Italienne, Espagnole et Anglaise, D^r^ Dusart. — Cours et conférences occultistes.

Revue Téosophique Française : Le Lotus Bleu. — *Octobre.* — L'Ere d'un nouveau cycle, Annie Besant. — Le retour à la naissance, C. W. Leadbeater. — Comment préparer la venue du Seigneur, Marie Russak. — Echos théosophiques, Revue des Revues, Bibliographies, D. A. C. — Vies passées des membres de la S. T., Annie Besant et C. W. Leadbeater.

Le Voile d'Isis. — *Novembre.* — Les Vies successives, A. de Rochas. — Les esprits du vent, Ernest Bosc. — Note, E. Bosc. — De l'aimantation universelle, J. Giraud. — Astrologie, Julevno. — Les mystères d'Isis, T. P. Boulage. — Bibliographie. — Revue des Revues. — Nouvelles diverses. — Nécrologie. — Supplément. — Eliphas Levi. Le livre des sages.

Le Fraterniste. — 16 *novembre.* — Deux documents, Albin Valabrègue. — Il faut marcher. — Se venger s'est se frapper soi-même. — Occultisme, Télégraphie humaine et suggestion mentale ; J. Etienne Préat. — Pressentiments. — Vers la lumière. — L'hypnotisme et la suggestion auxiliaires de la pédagogie, H. Cabasse. — A propos du Crucifix, Louis. — A propos des rayons, Darget. — Conférence. — Probité scientifique, Verex. — L'intercompréhension Universelle, J. Camille Chaigneau. — Sur la question des Crucifix. — Vedrines chez le Docteur. — Nos Curés. — Le Tarot. — Le Célibat des Prêtres, Kyno. — Sur le vif. — Revue des faits de la semaine.

Le Théosophe. — 16 *novembre.* — Le congrès des races. — Echos. — La réalité du mysticisme, L. Revel. — Science et Théosophie, D. A. Marquès — Questions et réponses, A. Besant. — Psychisme et Théosophie, G. Revel. — Discours de S. A. S. Le prince Albert. — Une histoire étrange, Bulwer Lytton. — La Toussaint, H. — Tolstoï sur la Riviera. — L'intuition de M. Fabre. — La « Chaîne d'Or » et la « Table Ronde ». — Livres Rares.

Æsculape. — Grande revue mensuelle illustrée, littéro-médicale, le numéro : 1 fr. Abonnement : 20 fr. avec prime de remboursement (Étranger : 25 fr.) ou 12 fr. sans prime (Étranger : 15 fr.). — *Octobre.* — La Bastille, asile d'aliénés et asile de sûreté (11 illustr.). — Les Dr[s] P. Sérieux, médecin-chef des Asiles d'Aliénés et Libert font revivre des figures tragiques ou passionnantes : Latude, d'Argenson, le régicide Damiens, le marquis de Launay, le Prévôt de Beaumont ; et nombre des visionnaires, scélérats, fripons, imposteurs, sodomistes, exhibitionnistes notoires. — La Médecine et la Sorcellerie au Maroc. — Le manuscrit du Dr Mauchamp, victime des sorciers indigènes, est recueilli, maculé de son sang. *Æsculape* en publie quelques pages (la nuit de noces, la puberté, les pratiques de sorcellerie pendant l'accouchement, la mort, l'achèvement du moribond. — Destins tragiques et mystérieux : Isabeau de Bavière (5 illustr.), par le Dr Cabanès. — Les charmes d'Isabeau ;

son mariage, ses grossesses multiples, ses amours, sa neurasthénie, son obésité précoce. — La Dame des Panégyries de Violence (14 illustr.). — Le sommeil millénaire de la courtisane sacrée dans sa robe tissée, fleurie de lotus ; son image ; ses lamentations durant la recherche des lambeaux du corps du Bel Antinoüs ; le Porc et la Gazelle du sacrifice ; le cheval de bois du petit Didyme ; la poupée de la petite Lydia. — L'Homme préhistorique inconnu (7 illustr.). — Le Dr M. Baudouin prouve l'existence de l'Homme tertiaire ; les vestiges de son corps et de son activité. — L'œuvre de Chair de Bakst (4 illustr.). — Toute l'œuvre sensuelle, toute l'éloquence des corps aux modelés pleins, toute « l'œuvre de chair » de Bakst est commentée par le plumage imagé de Péladan, *ad usum medici*. — *Supplément* (8 illustr.). — Propos d'un intoxiqué. — Le Sou Médical. — Urbain Hémard et les méfaits de la dent de sagesse. — La ronde des forces sans emploi. — Impressions d'un opéré. — Théophile Gautier aviateur. — Pour nos hôteliers de villes d'eaux. — Les Cubistes. — Maurice Maindron naturaliste. — Péchés primitifs. — La diététique de grands hommes. — Sur le Bergsonisme. — Le Démon. — L'art de s'amputer instantanément. — La Visite. — Les animaux à la scène. — La Consultation médico-légale. — La mort de Molière. — La barbue à la sauce flamande. — Colette Willy et les bêtes.

Filosofia della Scienza. — *Octobre*. — H. D. Remerciements. — Dr P. Visani Scozzi : Quelques considérations sur les phénomènes médiumniques (*suite et fin*). — L. Nola Pitti : La connaissance du futur (*suite et fin*). — F. Graus : La pierre philosophale antique et la chimie moderne. — Professeur C. Pecorella : Douleur et évolution. — Les revues. — Bibliographie. — Notre édition : Libre arbitre, Déterminisme, Réincarnation.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES DU LIVe VOLUME

Janvier. — A nos confrères, lecteurs et correspondants, p. 1. — Le Drame de la Vie (*suite*). Ed. Grimard, p. 5. — Tolstoï, Algol, p. 12. — Lettres de Julia (*suite*), professeur C. Moutonnier, p. 13. — L'Histoire de la Philosophie (*suite et fin*), Général Fix, p. 26. — La Pensée de Jésus (*suite*), p. 33. — Nécropoles Parisiennes, Julien Larroche, p. 44. — Etrange et émouvante communication par la table d'un mourant à son ami intime, Algol, p. 47. — Le Rôle de la Pensée, L. Puthod, p. 48. — Le charbon contre-poison universel, p. 50. — Nécrologie, p. 52. — Communiqués, p. 53. — A nos clients et lecteurs, p. 53. — Livres nouveaux, p. 55. — Livres rares et épuisés, p. 63.

Février. — Le Drame de la Vie (*suite*), Ed. Grimard, p. 65. — Lettres de Julia (*suite*), professeur C. Moutonnier, p. 71. — La Poésie. — Pleurs et Sourires, professeur C. Moutonnier, p. 84 — Quatre soirées avec le médium, Lucia Sordi à Rome, p. 86. — L'Âme Française, Rouxel, p. 95. — Le Mystère du pain et du vin, R. Jousselin, p. 103. — La Psychométrie, Rouxel,